

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien



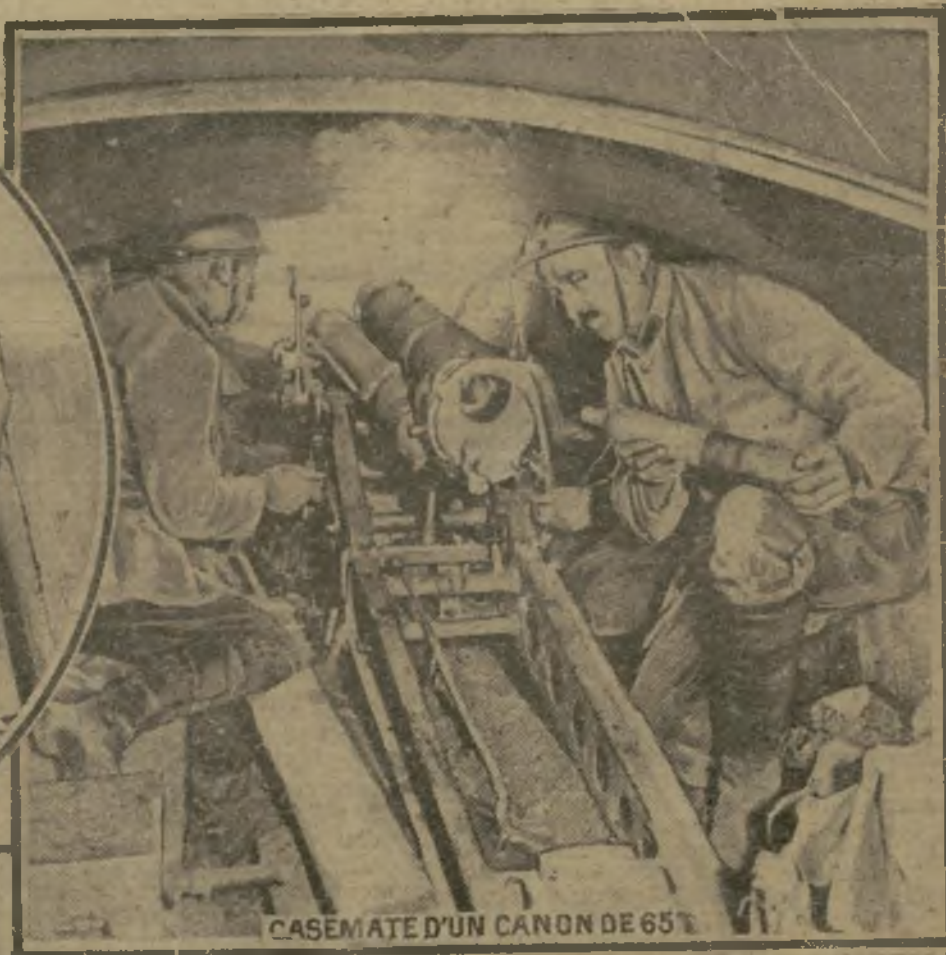
HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Cu no. 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Cu no. 70 fr. 6 mois, 30 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les mandats sont télégraphiques ou par mandat

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA LUTTE EST TOUJOURS ACHARNÉE SOUS VERDUN



Les poussées tentées par les Allemands entre le bois d'Avocourt et la cote 304 succèdent en ce moment, et sans résultat, aux efforts qu'ils faisaient il y a quelques jours pour s'approcher de Verdun par la région de Souville. Estiment-ils qu'il leur sera plus aisé d'approcher de la place par la rive gauche de la Meuse? Les faits, jusqu'ici, ne leur ont pas donné raison et nos pertes ne leur ont pas encore infligé leur dernier démenti.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

LA GUERRE révision générale...

On se demande souvent, ici et là, dans les journaux, si les choses et les gens seront transformés par la guerre actuelle, si l'état d'esprit sera différent, si les lettres, les arts, les sciences participeront à cette immense commotion ou échapperont à ses contre-coups. La réponse nous est fournie par ce qui s'est passé après 1870 : les hommes qui avaient alors une trentaine d'années s'étonnaient ensuite des modifications extraordinaires qu'avait amenées, dans tous les ordres d'idées, la commotion sanglante. Ils la comparaient, de ce point de vue, tantôt à un immense fossé, tantôt à un mur criblé de balles. Beaucoup disaient d'elle : « Elle m'a réveillé, comme les camarades. Avant nous dormions au milieu de rêves agréables, mais illusoire. » Qu'était cependant le duel circonscrit de 1870, à côté de la conflagration présente ?... Ils se trompent, à mon avis, étrangement, ceux qui sentaient que tout deviendrait comme auparavant, que Kant, Wagner et Nietzsche retrouveront chez nous leurs aïeux ; que le tumulte des armes une fois apaisé les Français retomberont à leurs goûts, à leurs habitudes, à leurs manies, à leurs admirations, à leurs engouements de 1913. La secousse est tellement forte que nous ne pouvons pas encore la mesurer.

Sans doute il y aura toujours des entités de leurs vieilles erreurs qui se cramponneront à elles par échelons successifs. Dans les trois premiers mois de la guerre, certains qui avaient cru à l'Allemagne pacifique allaient déclarant que la catastrophe n'était point imputable au peuple allemand. Seuls les hobereaux et l'entourage impérial avaient déchaîné le fléau. Devant l'évidence des faits et du sentiment unanime allemand, il fallut bientôt déchanter, reconnaître que la haute université, le commerce, l'industrie, le prolétariat allemands étaient animés des mêmes sentiments de rapine, de domination et de carnage que les féodaux poméraniens, que les agrariens, que l'empereur lui-même. Alors nos illusions se rabattirent sur une prétendue distinction entre la débonnaire et rêveuse Allemagne et la méchante et réaliste Prusse, tout aussi folle que la précédente. Dans son remarquable livre, *L'Eternelle Allemagne*, Victor Bérard a fait justice de cette dangereuse illusion. Si l'Allemagne a accepté aussi facilement les directions de Bismarck et de la Prusse, c'est parce que ces directions étaient conformes à sa nature, à son ethnicité. Les *Discours à la nation allemande* du véritable formateur de l'impérialisme germanique, Bismarck, auraient dû nous avertir depuis longtemps de cette unité de vues permanente dans les profondeurs du peuple allemand, peuple de proie. Les Hohenzollern valaient, en ce sens, les Hohenzollern. Au cours des âges l'Allemand a toujours été brutal, piller et massacrer, ne reconnaissant que « le droit du poing », comme il dit. Sa littérature elle-même est là pour en témoigner. Lisez le *Simplicius simplicissimus* de Grimmelshausen (1609), où sont des récits de la guerre de Trente Ans, faits d'après nature : lisez Jean Fischart, lisez Luther lui-même, et vous m'en direz des nouvelles. Dans le temps, comme dans l'espace, un souffle de sauvagerie est toujours venu de l'Allemagne. Elle veut du sang.

Après 1870, un courant universitaire singulier se dessina chez nous en faveur de la métaphysique allemande et, un peu plus tard, des méthodes d'érudition allemandes, à la fois fausses et déséchantées. Une déplorable germanisation s'infiltra, en l'obscurcissant, dans le clair esprit français. De là, par une pente naturelle, cette germanisation gagna le monde des affaires, de l'industrie, du commerce et de la politique. Ainsi fut engendrée cette autre illusion, non moins périlleuse que la précédente, d'après laquelle une sorte de fusion industrielle et financière franco-allemande assurerait la paix à l'Europe. De très bonne foi, un grand nombre de brasseurs d'affaires se laissèrent aller à cette chimère, qui servait d'ailleurs leurs intérêts. Le réveil du 3 août 1914 a été plutôt rude. Les dupes, quelquefois volontaires, des déclarations de sympathie et des avances des Allemands, se sont trouvées avoir favorisé le démantèlement économique de notre pays. Démanchément en vue de la guerre ! L'ennemi s'insinuait avant de conquérir. Il usait de la ruse pour ouvrir les chemins à la force. Cela est apparu dans une lumière trop éclatante pour que la leçon n'en demeure point. La métaphysique allemande devra être bannie de notre haut enseignement, comme le pionnier allemand de nos comptoirs. Car tous deux font la même besogne, qui est la préparation à la guerre, leur « industrie nationale » ne l'oublions pas. Sans doute les professeurs et les

étudiants français l'ont Kant, mais le kantisme ne sera plus la pierre angulaire de la philosophie officielle française et de la morale laïcisée. Il faudra chercher autre chose.

Dès maintenant, dans le monde savant français, un courant se dessine nettement entre ceux qui n'ont pas encore senti et compris les nécessités de la guerre actuelle et qui voudraient « par-dessus la mêlée », maintenir de bonnes relations devenues impossibles. Dans l'agression allemande d'août 1914, la science allemande a joué un rôle de premier plan. Non seulement le manifeste des prétendus intellectuels, des « il n'est pas vrai que » demeure inoubliable ; mais encore nous savons que les plus célèbres professeurs de chimie et de physique des universités allemandes ont été mobilisés en vue de « l'utilisation » de nos usines du Nord. Pour parler net, ils ont présidé au démantèlement. Ceci prouve que, à leur avis du moins, la science a une patrie et n'a pas de scrupules. Il serait facile de mettre des noms et des faits sur cette affirmation générale.

Dans tous les domaines, sur toutes les questions, la guerre présente, avec ses vastes proportions, ouvre une révision complète. Sa longueur, dont nul n'entrevoit le terme, ajoute encore à l'importance, à la pénétration de ses leçons. Elle renationalise, si l'on peut dire, des hommes de voir, de sentir, de s'exprimer pour la science, l'art ou la politique, qui avaient oublié la courte leçon de 70. Elle impose au peuple français tout entier, combattants et non combattants, une nouvelle empreinte, et, dans tous les ordres, une renaissance.

Civis.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je ne sais pas si nous sommes à un « point tournant » de la guerre. Je voudrais l'espérer, mais, par souci de garder mon équilibre moral, je suis toujours très réservé sur mes espoirs. Ce que je sais bien, c'est que voici quelque temps déjà que nous sommes à un point tournant dans la façon d'écrire sur cette guerre.

Pendant la première partie de celle-ci, il n'était jamais question que de Napoléon I^{er}. C'étaient les campagnes de Napoléon par-ci, les manœuvres de Napoléon par-là. Tout était dans Napoléon, qu'on manquait rarement d'appeler « le dieu de la guerre ».

Il faut remarquer qu'aujourd'hui on invoque moins souvent ce grand nom. Quelques confrères le font encore, mais c'est peut-être seulement par suite d'une vieille habitude. D'autre part, on voit apparaître assez fréquemment celui de Frédéric II. Le général Fonville a fait, l'un des premiers, dans la Revue de Paris, si je ne me trompe, un rapprochement entre les méthodes de ce stratège prussien et les événements de la guerre actuelle ; c'est le « tournant » dont je parlais.

Les compétences discuteront évidemment là-dessus. Il y aura, comme toujours, deux écoles. Toutefois, il est clair que, pour les Philistins comme vous et moi, ce qui se passe depuis deux ans ressemble beaucoup plus, à vue de nez, aux campagnes de Frédéric II qu'à celles de Napoléon. Les mouvements du vainqueur d'Austerlitz étaient d'une étendue impressionnante. En quelques semaines il alla du Rhin à Berlin ou à Vienne pour y dicter la paix. Au dix-huitième siècle, au contraire, les adversaires se reprenaient tour à tour, durant des mois, la même bicoque, avançaient et reculaient tour à tour.

Le même phénomène recommence aujourd'hui. Je présume qu'il doit tenir à d'autres causes, mais je suis beaucoup trop mazellet pour les démêler.

Pierre Mille.

Une représentation de *Hamlet* vient d'avoir lieu sur l'emplacement même du château Kronborg, à Elsenør. Ce fut une magnifique soirée d'art et de beauté, équivalente aux nobles fêtes qui, jadis, eurent pour cadre l'abbaye de Saint-Wandrille, en France. Plus de deux cents figurants entouraient les acteurs. Le roi de Danemark et la famille royale assistaient au spectacle. Lorsque Hamlet — Nicolai Neiiendam — parut, au clair de lune, sur le bastion de la forteresse séculaire, chacun convint que Shakespeare eût été satisfait.

Les artistes avaient fait, pour venir, un fâcheux voyage en automobile, et, trahis par leurs pneus, étaient arrivés, à pied, couverts de feuilles et de

fleurs, comme une troupe de ces comédiens nomades qui, autrefois, promenaient les chefs-d'œuvre ou les bouffonneries de bourgs en villages. Et ce ne fut que « plus couleur locale ».

Les Danois dont le cœur penche pour la cause des Alliés n'eurent qu'un petit, qu'un léger déboire. Ophélie s'appelait de son vrai nom Mme de Moltke. Cet accident n'avait pas été prévu par le grand Will. Mais est-il besoin de dire que l'on ne fit pas grief de son nom malencontreux à une artiste qui a du talent et qui, à l'heure dite, devint folle à souhait.

On sait que, depuis que la guerre a interrompu la chasse, le gibier, sans nul égard pour la gravité des événements, a multiplié et multiplié.

Les Parisiennes qui s'envolent vers les villégiatures nous apprennent avec une délicate stupeur que des perdreaux s'abattent sur leurs tonnelles, que les lapins viennent manger leurs oilets et que les chevreuils font peur à leurs babies.

Au reste, tandis que devant cette invasion d'un nouveau genre les paysans prennent la fourche, les Parisiennes — toujours idylliques — ne songent qu'à s'armer de rubans. Elles veulent réduire en aimable captivité toutes ces bêtes encombrantes ; et l'on nous assure que, « là-bas », Mlle X..., de l'Opéra, apprend à chanter à une pleine cage de grives.

Attendons-nous donc à voir cet hiver, dans le hame de nos artistes, des grives devenues très parisiennes, et de petits lapins apprivoisés.

Pourquoi pas ? Cela nous changera du lion captif et du boa domestique. Nous applaudirons à ce retour vers la simplicité des mœurs !

La mort de lord Kitchener laisse un rang vacant parmi les porteurs de la Jarretière. Comme le fait que son frère cadet héritant de son titre de lord ne comporte pas un droit à cette distinction, l'insigne est revenu aux mains du roi, grand-maitre de l'ordre.

Bien que cet ordre, qui n'est accordé qu'à vingt-cinq chevaliers, ait été créé pour la seule haute noblesse britannique, le roi George l'a accordé à deux simples gentlemen, pour leurs services au pays : à Kitchener, qui n'était pas encore *of Karthoum*, et à sir Edward Grey.

Et l'on dit que le roi ferait une nouvelle exception, une double exception à la règle en créant chevalier une personnalité qui n'est ni noble, ni même anglaise : «

Par le paquebot *Porthos*, des Messageries Maritimes, est arrivée à Marseille, venant d'Abyssinie, une importante collection d'échantillons de la faune abyssinie, à destination du Muséum et du Jardin des Plantes de Paris. Il y a, parmi les lots les plus importants, deux girafes, quatre lions, plusieurs lionceaux, deux rhinocéros, un jeune éléphant, plusieurs couples d'autruches et quelques serpents. Plusieurs animaux empaillés et des minéraux rares complètent cette intéressante collection qui s'orne de plusieurs douzaines d'oiseaux dont quelques espèces sont peu connues en Europe. C'est le capitaine Persy qui est chargé d'amener à bon port cette pittoresque collection.

Le tour du monde en aéro.

La guerre aura fait accomplir à l'aviation des progrès que l'on ne soupçonne pas et dont on n'a pas la moindre idée au milieu des violentes préoccupations des graves heures que nous vivons depuis deux années bientôt.

Ces progrès se révèlent dans l'entreprise que doit tenter un jeune Norvégien, George Kulbeck, qui a l'intention de faire le tour du monde en aéro. Il pense mettre neuf jours pour accomplir cette performance, à la vitesse de 120 kilomètres à l'heure. Il espère, pour son premier raid, aller en vingt-quatre heures du sud de la Norvège jusqu'à la côte du Brésil. Neuf jours pour le tour du monde. Philéas Fogg, le héros de Jules Verne, et ses imitateurs sont dépassés.

Mais qu'on ne l'oublie pas, si le jeune Norvégien audacieux mène à bien cette extraordinaire entreprise, il l'aura dû aux incroyables efforts faits par les mécaniciens et les pilotes qui montent par tous les temps et dans des conditions de péril perpétuelles des machines qu'ils améliorent constamment. L'aérodrome sera la grande conquête définitive de l'air faite par la guerre.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Eh bien, Schanzli, c'est du beau! Vous avez pensé vous rendre complice d'une manœuvre allemande, et contribuer à la démoralisation du généreux peuple qui, somme toute, vous donne l'hospitalité. Fi!

Je blâme non coupable : quel autre ne s'y fût trompé à ma place? Je reçois hier une lettre de herr Spandau. Lui-même! Il me fait cet honneur! Souvent ainsi m'écrit-il pour les affaires; mais son honneur d'hier n'en disait pas quatre lignes et n'était qu'un interminable lamento. Je fus étonné: car il a le moral solide, et rarement il pleurniche; ce coup, il se rattrapait. Jugez.

« Ach! ach! ou allons-nous? m'écrivait donc ce bon M. Spandau, en substance. Je crois que le *Mane*, *Thecel*, *Pharès* est sur le mur. Combien doivent les Français exulter! Ils méritent, car ils sont de braves adversaires. La noble Allemagne leur rend justice; mais, ach! ach! bientôt ne nous laisseront-ils plus que les yeux pour pleurer.

« Vous devez savoir, cher monsieur Schanzli, ces affreuses nouvelles, mais sûrement non pas toutes. Elles sont trop. Le prodige fut justement la multiplication et la soudaineté. Ach! qui l'eût dit, mon cher monsieur, il n'y a pas trois jours, que le temps de dire *ouf!* les Alliés nous reprendraient Loos, Lens, Lille, Roubaix, Tourcoing, la Belgique entière, Aix-la-Chapelle, sans compter Strasbourg et Metz? Réellement, monsieur Schanzli, s'il me coûte de vous le dire, je suis forcé par la vérité, mon péché mignon : nous ne battons pas en retraite, nous sommes en déroute, et selon les calculs optimistes, c'est dès le 14 juillet que le militarisme prussien aura vécu. »

« A cette lecture, mon sang ne fit qu'un seul tour. Je cédai à l'enthousiasme. Puis je me gourmandai. « N'es-tu plus un bon neutre? » me dis-je. Si, mais en mon lieu mettez-vous. Qui ne sentirait croître ses sympathies pour la France, à l'annonce de tels succès? Et j'ai encore oublié de dire que herr Spandau, par manière de *post-scriptum*, me faisait part de Sofia prise et Constantinople incendiée!

Comme toutes ces magnificences ne me paraissaient pas encore circuler dans le public, je me fis fête de les répandre, et courus d'abord chez un de mes confrères français (duvet et plumes). Lui-même vint m'ouvrir sur le palier, vu que la servante à cette heure vaguait dehors pour le ravitaillement. Je ne pus me défendre d'embrasser Jules (le confrère dont s'agit), et comme je n'ai pas coutume, il se mit à rire, disant :

— T'es-tu réveillé du côté du cœur?

Je ne lui ripostai pas directement; mais, obligé de reprendre à deux ou trois reprises mon souffle :

— Vous avez, dis-je, depuis avant-hier, enlevé Loos, Lens, Lille, Roubaix, Tourcoing, plus la Belgique en son entier, donc Bruxelles sans doute y compris, Aix-la-Chapelle en passant, plus Metz et Strasbourg. Les Boches ne battent pas en retraite, ils sont en honteuse déroute. Ah! j'oubliais : pour le dessert, vous avez pris, de l'autre côté, Sofia, et fichu à Constantinople le jeu.

Je croyais bien connaître mes Français : il faut renoncer; avec eux, tout est surprise. Que pensez-vous qu'eût fait à de telles nouvelles le plus rassé de mes combattants? Peut-être qu'il eût dansé comme *Socrate*. Et moi-même, si désintéressé dans la question, d'un rien s'en était fallu que je ne battisse l'entrechat. Eh bien, mon ami Jules ne sourcilla pas. Il me dit, ni bas ni haut, d'un petit air persifleur :

— J'apprends la chose avec plaisir. D'où la tiens-tu?

Et moi, toujours dans le délire sacré :

— De la meilleure source, dis-je. Berlin direct!

— C'est bien ce que je dis, me repartit Jules, qui en fait ne m'avait rien dit de tel, mais vous devez connaître cette parisienne locution.

Elle fut pour moi trait de lumière.

— Penses-tu, dis-je, à mon confrère Jules, que herr Spandau ait forgé ce bulletin de victoire à seule fin que je le publie en toute innocence, me substituant à la trompette officielle de la Renommée?

— Et serait-ce, poursuivis-je, pour créer parmi le peuple français un espoir excessif, puis ensuite le faire choir de haut?

— C'est bien ce que je dis, murmura Jules.

— Mais, fis-je, comment la plume de herr Spandau, pangermaniste, ne s'est-elle pas refusée à écrire que les Boches sont en déroute?

— C'est bien ce que je dis, fit Jules.

Et comme, disant toujours : « C'est bien ce que je dis », il ne disait effectivement rien, je me fâchai et lui lavai la tête; mais j'étais si content de son sang-froid et de sa sagacité, que je lui fis ce compliment qu'il ne serait pas indigne d'être Suisse, et, en le quittant, sans façon, une deuxième fois je l'embrassai.

P. a. c. :

Abel Hermant.

Un incident à la Chambre italienne

ROME, 30 juin. — Au cours de la dernière séance de la Chambre, M. Petrillo ayant violemment interrompu M. Giacomoferrri, celui-ci s'est jugé offensé par les paroles de son collègue et lui a envoyé ses témoins : les députés Compagna Grossa et Mirafiori.

NOS HOTES RUSSES



Le président du Conseil a reçu hier le général Bielaieff, chef d'état-major de l'armée russe, arrivé la veille au soir à Paris avec M. Bark, ministre des Finances de Russie, qui doit prendre part, la semaine prochaine, à la conférence financière des Alliés.

Les Autrichiens "sacrifient" leurs réserves pour défendre Kolomea

... Il y a des sacrifices inutiles !

Le *Nowo Poczaiéw* dit qu'en Volhynie, la journée a été relativement calme.

GENÈVE, 30 juin. — Le dernier bulletin autrichien, parvenu cette nuit à Vienne et qui porte la signature de chef d'état-major général von Hoeser, contient cette phrase terriblement significative :

Sur de nombreux points nos réserves sont accourues et se sont sacrifiées pour repousser l'agresseur, supérieur en nombre, dans des corps à corps.

[Le fait que les réserves ont dû se sacrifier indique quel désastre a dû subir dans ce secteur l'armée autrichienne.]

LA PRÉPARATION DE L'OFFENSIVE

Nous reprenons l'ouvrage de Thiaumont

Le communiqué anglais signale encore plusieurs reconnaissances dans les lignes ennemies, qui toutes ont atteint leur but et se sont maintenues assez longtemps dans les tranchées bouleversées pour accumuler complètement leur



DUC DE WURTEMBERG

PRINCE RUPPRECHT DE BAVIÈRE

qui commandent les armées allemandes entre Ypres et Arras.

mission. Si l'artillerie allemande ne les a pas prises immédiatement sous son feu, c'est que le bombardement de nos alliés est déjà parvenu à la priver d'une partie de ses moyens d'observation, sans doute aussi à détruire quelques-unes de ses batteries, si bien défilées soient-elles, sûrement à faire sauter plusieurs dépôts de munitions.

La préparation d'artillerie, condition indispensable de l'attaque, répond à des besoins multiples qu'il est bon de résumer ici.

Les premières positions de l'ennemi se composent de trois, quatre ou même cinq lignes de tranchées flanquées d'ouvrages et réunies par des boyaux de communication, distantes entre elles de deux ou trois cents mètres. Aux intersections des tranchées et des boyaux se trouvent en général des abris de mitrailleuses. Il faut bouleverser les tranchées, et surtout détruire les ouvrages et les abris, parce qu'une seule mitrailleuse peut en quelques minutes faucher des rangs entiers.

Ouvrages et abris sont à l'épreuve des obus de l'artillerie de campagne. Il faut des projectiles plus lourds, contenant une charge d'explosif plus considérable. Les abris de première ligne sont canonnés par l'artillerie de tranchée à faible portée, ceux des autres lignes par l'ar-

tillerie lourde à tir courbe. La raison de cette différence est que la distance entre notre première ligne et celle de l'ennemi est trop faible pour que le tir de l'artillerie lourde sur celle-ci ne risque pas d'envoyer des éclats sur celle-là.

L'artillerie de tranchée peut opérer par tous les temps. L'artillerie lourde exige un temps assez clair pour que son tir puisse être repéré.

Devant chaque ligne de tranchées se trouvent des réseaux de fils de fer. Ces obstacles ont pour objet de retenir les troupes d'assaut pendant que le tir de barrage dirigé sur cette zone les anéantit.

Les réseaux de fils de fer sont détruits par l'artillerie de campagne. Notre soixante-quinze y excelle. Les brèches qu'on y ouvre doivent être assez rapprochées pour que les hommes qui donnent l'assaut n'aient jamais un détour de plus d'une trentaine de mètres à faire pour les trouver. La destruction des réseaux se fait au dernier moment, pour que l'ennemi n'ait pas le temps de les réparer.

Dès que l'assaut commence, la défense ouvre le feu de ses tirs de barrage. Pour combattre ou prévenir ces tirs, il faut attaquer les batteries ennemies, établies toujours assez loin en arrière et dissimulées avec soin. Cette tâche est dévolue à l'artillerie à longue portée. Elle est fort délicate, en raison de la difficulté extrême du repérage.

Nos alliés ont eu recours aux gaz asphyxiants dont les Allemands ont fait usage les premiers



dans cette guerre, lors de la seconde bataille d'Ypres (avril 1915). Les nappes gazeuses ont eu des effets assez sérieux pour que l'artillerie allemande essayât de les disperser à coups de canon. Mais par là elle s'est découverte, et le

repérage des batteries va se trouver notablement facilité.

Où voit que la préparation d'artillerie est une opération nécessairement longue et qui doit être menée à bonne fin sous peine de sacrifier les troupes d'assaut en pure perte.

Les Allemands ont essayé de réagir, dans la partie de notre front qui flaque l'aile droite de l'armée anglaise, par des reconnaissances qui toutes ont été arrêtées avant d'avoir atteint nos lignes. Mais comme il était aisé de le prévoir, leur rhoste principale se dessine du côté de Verdun. Ils ont attaqué avec fureur nos positions du bois d'Avocourt et de la cote 304. Ils ont partout été repoussés. A l'est de la cote 304, ils avaient réussi à s'emparer d'un ouvrage complètement détruit par leur artillerie, mais une contre-attaque le leur a repris peu après. Sur la rive droite de la Meuse, le bombardement très violent semble indiquer que l'artillerie ennemie a gagné ses nouveaux emplacements et que de nouveaux assauts se préparent, mais nous avons prévenu les projets de l'ennemi par une vigoureuse attaque qui, après une lutte acharnée, a remis entre nos mains l'ouvrage de Thiaumont. Notre défense n'a donc rien perdu de son indomptable énergie et se montre toujours capable de porter de rudes coups à l'adversaire.

Jean Villars.

En Bukovine, nos alliés continuent leur marche victorieuse : les Autrichiens avaient été battus encore au sud de la ville, à Pistyn, à mi-chemin de Kuty, et s'étaient retirés à l'ouest de Kolomea. La bataille a donc été engagée sur un front de quarante kilomètres, entre Obertyn et Pistyn ; le succès a été obtenu d'abord à l'aile droite, entre Obertyn et Kolomea, puis à l'aile gauche, entre Kolomea et Pistyn. Kolomea est un nœud de routes et de voies ferrées très important dont la prise rompra définitivement les communications entre l'armée de Bukovine et celle de Galicie. — J. V.

Le travail préliminaire de l'artillerie anglaise

Le bombardement des positions allemandes par l'artillerie anglaise semble s'être encore accru depuis hier. Il atteint une intensité effroyable. Et pourtant, étant données les conditions de la lutte — essentiellement différentes de celles qui régissent la bataille de Verdun — les Anglais n'ont aucune raison de se presser.

L'activité de l'artillerie anglaise, si grande soit-elle, n'en est donc qu'à son début. Le bombardement des tranchées allemandes paraît devoir être poursuivi jusqu'à leur complet nivellement.

« Jusqu'ici, écrit le Daily Mail, l'initiative des opérations est entièrement dans nos mains ». Et la presse ennemie n'est pas sans en concevoir une réelle inquiétude. Le Journal de Berlin à midi écrit que la situation mérite « la plus grande attention ». Il ajoute :

Il y a lieu de compter sur une offensive anglo-française à tout instant, car on ne peut pas encore savoir si le violent feu de l'artillerie des deux côtés de la Somme est la préparation et le commencement de cette offensive.

Dans tous les cas, nous devons être persuadés que notre état-major est prêt à effectuer une contre-offensive et qu'il a pris toutes les mesures nécessaires à ce sujet. A la Somme et plus au nord, il doit y avoir assez de forces allemandes pour contraindre l'offensive anglo-française.

On trouve une note tout aussi inquiète dans la Nouvelle Presse Libre de Vienne qui estime que « la bataille qui va s'engager entre les armées anglaise et allemande sera peut-être la plus sanglante, jusqu'à présent ».

« Lorsque celle-ci sera en cours, on pourra dire que la guerre a atteint son point le plus critique. L'été sera le plus terrible que l'on ait encore vu dans l'histoire ! »

En vérité, le ton des articles ennemis a singulièrement changé et le travail de l'artillerie anglaise... est entendu bien loin du front !

Aucune flotte allemande ne croise dans la mer du Nord

LONDRES, 30 juin. — On mande d'Amsterdam au Times qu'une enquête approfondie a permis de démentir le rapport publié par les journaux allemands d'après lequel un chalutier hollandais aurait aperçu, depuis la bataille du Jutland, une importante flotte allemande croisant au nord de la Frise.

Cette histoire a été lancée par les Allemands pour impressionner les neutres et faire croire à la puissance de la flotte allemande.

Le cadavre d'un amiral dans la mer du Nord ?

COPENHAGUE, 30 juin. — Des pêcheurs arrivés au port rapportent avoir vu, dans la mer du Nord, un cadavre revêtu d'un uniforme d'amiral, selon leur description probablement allemand. Des pêcheurs sont partis à la recherche de ce corps.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 30 Juin (698^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, hier, vers 23 heures, à la suite d'une préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué un saillant de notre ligne, aux abords de la route de Nieuport à Lombaertzyde. Notre contre-attaque aussitôt déclenchée les a rejetés d'un élément de tranchée où ils avaient pris pied.

Entre Chaulnes et Roye, une forte reconnaissance allemande, prise sous notre feu, a été dispersée avant qu'elle ait pu aborder nos tranchées.

Entre l'Oise et l'Aisne, deux autres patrouilles ont subi le même sort, l'une devant Quennevières, l'autre au nord-est de Vingré.

En Champagne, une petite attaque ennemie à la grenade sur nos postes avancés, à l'ouest de la butte du Mesnil, a été aisément repoussée.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont multiplié dans la soirée d'hier et dans la nuit les actions offensives sur nos positions depuis le bois d'Avocourt jusqu'à l'est de la cote 304 : ils ont dirigé sur les principaux saillants de notre ligne une série d'attaques très violentes, précédées de bombardements intenses et accompagnées de jets de liquides enflammés. Entre le bois d'Avocourt et la cote 304, toutes leurs tentatives ont été brisées par nos feux, qui leur ont infligé des pertes élevées. A l'est de la cote 304, après plusieurs assauts infructueux, l'ennemi a réussi à s'emparer d'un ouvrage fortifié de notre première ligne dont la garnison avait été littéralement ensevelie par le bombardement. Vers 4 heures du matin, une brillante contre-attaque de nos troupes nous a de nouveau rendus maîtres de l'ouvrage.

Sur la rive droite, le bombardement a été très vif dans les secteurs au nord de Souville et de Tavannes, et notamment dans la région du Chenois. Aucune action d'infanterie.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement continu de la région de la cote 304, sans actions d'infanterie.

Sur la rive droite, la lutte a été acharnée toute la journée dans la région de Thiaumont. Ce matin, vers dix heures, au cours d'une attaque très brillante, nos troupes ont enlevé l'ouvrage de Thiaumont, malgré les tirs de barrage d'une extrême violence déclenchés par l'ennemi. Cet après-midi, les Allemands ont multiplié leurs efforts pour nous en chasser et ont subi des pertes considérables au cours de ces tentatives. Une attaque ennemie est parvenue à y rentrer vers quinze heures, mais une vigoureuse contre-attaque nous a remis en complète possession de l'ouvrage à seize heures trente.

Bombardement particulièrement intense du bois Fumin et du Chenois.

Les Espagnols livrent combat aux Marocains

MADRID, 30 juin. — Un communiqué officiel de Ceuta annonce qu'avant-hier un grand combat a eu lieu entre les troupes espagnoles et les forces marocaines rebelles de la Kabyle de Anghera.

Après une longue lutte, les Espagnols ont occupé les positions de Kudia-Pangia, Kudia-Paylya, ainsi que les positions voisines du village de Biut.

Les Espagnols ont eu deux commandants, trois capitaines et plusieurs soldats tués ; un commandant, deux capitaines, cinq lieutenants et un certain nombre de soldats blessés.

Des navires de guerre espagnols bombardent les côtes ; le combat continue. Toutes les troupes disponibles de Ceuta sont sorties pour apporter leurs secours.

Les derniers rapports qui sont parvenus cette nuit à Madrid disent que les troupes espagnoles compteraient à ce jour quatre cents morts.

Les désordres de Roumanie et les intentions de M. Bratiano

La Grèce démobilise, conformément au programme que M. Zaïmis a accepté. Pendant ce temps, plusieurs signes montrent que le gouvernement roumain songerait à ordonner la mobilisation générale. Il ne faudrait s'abuser ni sur le caractère, ni sur la portée de cette mesure au cas où elle viendrait à être prise par M. Bratiano.

On sait que des désordres sérieux ont éclaté en Roumanie sur divers points. La cherté de la vie est cause de ces désordres. En Roumanie, comme dans les autres pays neutres limitrophes des empires du Centre, le besoin croissant de substances alimentaires qui se fait sentir dans les pays germaniques agit à la manière d'une pompe aspirante. Il y a sans doute, dans ces pays, des producteurs et des commerçants à qui l'état de guerre profite et qui réalisent des bénéfices considérables. Mais l'ensemble de la population ne participe pas à cet enrichissement et voit, au contraire, monter sans cesse le prix des vivres et des objets de première nécessité. La hausse du change et la dépréciation corrélative de l'argent aidant, l'existence devient de plus en plus pénible pour les masses. Tour à tour la Hollande, la Suisse, la Roumanie auront appris ce que coûte, même aux neutres, l'existence, au centre de l'Europe, d'une grande Allemagne unie.

Le malaise économique que les prélèvements de l'Autriche et de l'Allemagne font peser sur la Roumanie a donné, comme il était facile de le prévoir, un argument de plus et un appui sérieux à l'opposition interventionniste. Cependant l'autorité reste toujours entre les mêmes mains, qui sont celles de M. Bratiano. Et aucun symptôme ne permet de penser que M. Bratiano estime que le moment d'entrer dans la guerre européenne soit venu pour son pays.

Si donc la mobilisation générale vient à être ordonnée, il ne faudra pas, jusqu'à plus ample informé, y voir autre chose qu'une précaution prise par le gouvernement contre l'extension des désordres de Galatz. Car le système qui consiste, en cas de troubles, à appeler sous les drapeaux toute la population masculine d'un pays pour garantir l'ordre public tend à faire école dans l'Europe contemporaine. On se demande même comment les gouvernements ont mis si longtemps à découvrir cet instrument de règne excellent. Du jour où la mobilisation générale est ordonnée, il n'y a plus de révolution possible puisque tout rebelle tombe sous le coup de la loi militaire.

Jacques Bainville.

Une négociation anglo-roumaine relative à la question des blés

LONDRES, 30 juin. — Le Daily Telegraph annonce que la Roumanie, manquant actuellement de blé, aurait demandé à l'Angleterre de l'autoriser à prendre pour ses besoins sur les grains consignés chez elle par le Royaume-Uni.

L'Angleterre y aurait consenti, demandant en échange que la Roumanie s'engageât à ne plus exporter de farine. On sait, en effet, que la Roumanie a passé avec l'Allemagne un contrat de vente de farine.

La Roumanie aurait refusé.

EN GRÈCE

La démobilisation doit être terminée le 18 août

ATHÈNES, 30 juin. — Voici la traduction du décret de démobilisation générale qui a été publié hier :

Sur la proposition de notre Conseil des ministres, vu l'article 95 de la loi du 11 février 1914 sur l'organisation de l'armée et l'article 69 de la loi sur le recrutement de l'armée de terre, nous déclarons et ordonnons, nous proclamons, à partir du 15 du mois courant, la démobilisation générale de l'armée qui revient à sa composition organique du temps de paix.

Le licenciement des classes des soldats, officiers et fonctionnaires militaires supérieurs de la réserve s'opérera sans interruption à partir du commencement de la démobilisation générale. Les classes les plus âgées de chaque unité étant licenciées les premières.

Les classes des réservistes de 1913 A seront licenciées le 18 août, date à laquelle doivent avoir pris fin la vente et la restitution aux propriétaires des bêtes équippées et à partir de laquelle la mobilisation générale est considérée comme terminée.

La classe des réservistes de 1913 B sera maintenue sous les drapeaux pour compléter les effectifs de l'armée jusqu'à ce que soient exercés les conscrits de 1915 qui seront prochainement appelés.

Les Alliés réclament une échéance plus rapprochée

ATHÈNES, 30 juin. — Le ministre d'Angleterre, parlant au nom des Alliés, a demandé au gouvernement grec de raccourcir sérieusement la période de temps prévue pour la démobilisation de l'armée grecque.

UNE VISITE aux "tranchées" littéraires de l'Allemagne

Dans un article intitulé : « La culture latine contre la kultur germanique », la *Kölnische Zeitung* exprime à nouveau un profond dédain à l'égard des savants et des littérateurs de France et d'Italie, « ces deux pays qui croient pouvoir masquer leur déchéance actuelle par les souvenirs du passé. »

La vieille feuille rhénane, qui depuis quelque temps a perdu sa majestueuse sérénité pour devenir un peu nerveuse, oppose aux gloires des deux nations latines des noms allemands.

Elle cite Hegel, Fichte, Kaat, et les plus modernes : von Bernhardi, Treitschke, Lasson, Ostwald, Tannenbergh, Frymann, et d'autres.

Ces hommes, — dit la *Kölnische Zeitung*, — ont éclairé à eux seuls le monde. Leurs théories d'honneur pas seulement la grande Germanie, mais l'humanité entière. Ce sont de vrais Allemands, issus du peuple auquel appartient la grande mission.

Nous avons déjà eu l'occasion d'établir combien d'éléments hétérogènes ont concouru à former le grand corps allemand, et nous ne reviendrons pas aux réserves faites au sujet des origines germaniques des von Bernhardi, qui a cru son éducation d'un à son nom italien, des Lasson, Français; des Frymann et des Ostwald, Anglais, etc.

Aux nous bornons seulement à glaner dans les débris de ces civilisations relombées dans la barbarie et dans ceux des quelques vrais Allemands, leurs camarades, les fleurs littéraires qui honorent l'Allemagne et l'humanité.

Voilà Tannenbergh qui explique dans son livre *Gross Deutschland*, paru en 1911, les prétentions que l'Allemagne victorieuse aurait imposées au monde :

« La France cède à l'Allemagne les départements des Vosges avec Epinal; de la Meurthe-et-Moselle avec Nancy et Lunéville; de la Meuse avec Verdun et des Ardennes avec Sedan. La France prendra les habitants de ces départements et les installera ailleurs. Cette émigration devra s'effectuer dans l'année qui suivra la paix.

Le territoire annexé sera partagé entre les officiers et les soldats allemands qui se seront distingués pendant la guerre.

La France accepte l'annexion de la Belgique, de la Hollande, du Luxembourg et de la Suisse (sic) à l'empire allemand. Toutefois, comme l'Allemagne ne tient pas à s'embarrasser d'habitants de langue et de nationalité françaises, tous les territoires habités par ces habitants seront évacués. »

Il y a cinquante ans, en 1868, Lasson écrivait déjà dans son livre : *Das Kulturideal und der Krieg* :

« Dans le droit, il n'y a qu'une force : celle du plus fort. Voilà pourquoi la guerre est une nécessité dans la vie d'un Etat, et sa préparation doit assumer une place prépondérante dans cette vie. Le canon est la partie la plus importante de son organisme.

Le docteur Reimer, dans son œuvre : *Ein Pan-germanisches Deutschland*, après avoir préconisé la conquête et l'absorption des Pays-Bas, de la Suisse, de la Scandinavie, de la France orientale, de l'Italie du nord, de l'Autriche-Hongrie et de la Pologne, affirme que « l'Allemagne, une fois en possession de tous ces territoires, pourra procéder tranquillement à la réorganisation du monde et à la coordination de l'humanité. »

Plus loin, le même auteur précise cette réorganisation et cette coordination :

« La population de l'immense empire universel se divisera en trois classes. A la première appartiendront les Germains purs. Ils formeront l'aristocratie du Deutschland. Ils auront tous les privilèges. Puis viendront les mélangés, nés du croisement de la race germanique pure avec d'autres races. Enfin viendront les Latins : crâne brachycéphale, cheveux noirs, taille moyenne ou petite, teint olivâtre. »

Et ce sont ces mégalomanes inconscients et fanatiquement cruels, ces sujets de cabanons qu'on veut opposer aux purs esprits éclos aux pays de sang latin !

G.-G. Z.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

Emeutes et pillages à Kiel

COPENHAGUE, 30 juin. — La *Kieler Zeitung* annonce que le nombre des boutiques de Kiel ayant eu leurs magasins démolis, leurs marchandises pillées ou détruites pendant les émeutes de gens affamés, le 15 juin, ont demandé au conseil municipal de leur payer une indemnité. Le conseil vient de refuser, sous prétexte que l'ancienne loi prussienne sur la responsabilité des communes n'est pas applicable au Schleswig. Une centaine de marchands sont atteints.

ETATS-UNIS ET MEXIQUE

LA BOLIVIE ET SAN-SALVADOR renouvellent leur offre de médiation

« Nous verrons plus tard », répond M. Wilson.

WASHINGTON, 30 juin. — Le transport des troupes vers la frontière mexicaine se poursuit activement.

Les deux Chambres, après avoir voté les crédits s'élevant à 27 millions et demi de dollars, ont autorisé le président Wilson à transférer les miliciens dans l'armée active.

Les ministres de Bolivie et de San-Salvador ayant renouvelé leurs offres de médiation, les Etats-Unis ont répondu qu'il fallait, avant d'aborder cette question, attendre la remise de tous les prisonniers faits à Carrizal, ainsi que la réponse du général Carranza à la note des Etats-Unis.

La mise en liberté des cavaliers américains

EL PASO, 30 juin. — Les vingt-trois cavaliers nègres servant d'éclaireurs, qui avaient été faits prisonniers et qui étaient détenus à Chihuahua, ont été conduits à la frontière et remis aux autorités militaires des Etats-Unis.

Gaston Maspéro

Gaston Maspéro est mort hier. Il avait soixante-dix ans, mais, en février 1915, il avait reçu une cruelle blessure, l'une de ces blessures de guerre qui, trop souvent, ne pardonnent pas : l'un de ses fils, Jean Maspéro, était tombé au champ d'honneur. L'éminent égyptologue, successeur de Mariette, dont il avait hérité et développé les méthodes, depuis lors s'était activement et généreusement



M. MASPÉRO

(Phot. Henri Manuel.)

ment consacré à une œuvre pieuse qui rassemblait les parents des braves morts pour la patrie. Il disparaît avant d'avoir vu infliger le juste châtiment à ceux dont les balles atteignent tant de pères de famille à travers le corps de leurs enfants.

C'est, il y a deux ans seulement, en mai 1914, qu'il avait consenti à déposer le lourd et magnifique fardeau de la direction générale des antiquités d'Egypte, où il avait poursuivi sa tâche de savant pendant plus de trente années avec tant d'éclat, présidant avec un art admirable et avec un inépuisable dévouement aux travaux archéologiques de notre Ecole française.

Dès 1880, il avait jeté au Caire les bases de cette Ecole d'Egyptologie à laquelle la science doit tant de lumière projetée sur ce qui reste de ténèbres au fond des temples ensevelis, des tombeaux royaux et des pyramides.

Professeur au Collège de France, puis membre de l'Institut, celui qui eut l'honneur de honorer de rouvrir les yeux du sphinx ensablé laisse une production écrite d'une importance considérable. De cette *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, qui fut en 1875 son premier ouvrage, jusqu'à la dernière communication qu'il fit avant-hier à l'Académie, tout, en son œuvre claire, alerte et vivante, dit l'érudition consommée de l'archéologue universellement célèbre pour sa connaissance d'une des plus grandes civilisations mortes.

La science française perd l'un de ses plus hauts représentants en Gaston Maspéro, dont le nom mérite d'être gravé en lettres profondes au seuil de ces temples de Louqsor, de Memphis et de Karnak qu'il exhuma du néant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne PARALLÈLE

Un gros imprimeur allemand, muni des machines les plus perfectionnées, reçoit un jour un avis d'avis à se présenter à la Wilhelmstrasse. Là, un conseiller, revêtu d'un uniforme militaire, lui dit à peu près ceci :

— Monsieur, vous avez la possibilité d'imprimer des centaines de mille de journaux, par le procédé de la roto-gravure. Nous avons besoin d'un journal avec grandes photographies pour la propagande dans le monde musulman. Je viens vous demander de mettre vos machines à notre disposition...

— Monsieur le conseiller, répond l'imprimeur, mes machines doivent fournir dix journaux allemands, attendus chaque matin par le public allemand...

— Monsieur, interrompt le conseiller, l'intérêt allemand exige qu'une propagande allemande soit faite chez les Musulmans... Là est la question principale, la question unique. Nous vous aiderons, mais nous avons besoin de vous, et dans huit jours !

— A vos ordres, Monsieur le conseiller.

Huit jours après, comme c'était convenu, le journal destiné à charmer et à tromper l'Islam partait à la conquête du monde.

Changement de décor. A Paris. Les éditeurs de musique, comprenant tout l'intérêt qu'ils ont à travailler en force contre la production allemande, s'adressent aux pouvoirs publics afin d'être aidés dans la conquête des marchés. Ils trouvent le meilleur accueil : l'Etat comprend son devoir et leur accorde le nécessaire. Cependant... le plus puissant d'entre eux, celui dont le nom et les efforts peuvent rendre le plus de services, fait la sourde oreille. Qu'il s'agisse d'envois en bloc de musique française imprimée, qu'il s'agisse de soutenir les efforts d'un éditeur moindre, qu'il s'agisse d'étudier les meilleurs moyens d'action pour la vente, ce gros personnage refuse tout. En vain le ministre des Beaux-Arts le fait-il appeler. En vain lui fait-il comprendre tout ce que l'intérêt commercial de la France exige d'union, d'intelligence et aussi de sacrifices. En vain, le ministre insiste-t-il pour montrer combien l'esprit de routine peut être meurtrier dans les heures que nous vivons. Le puissant éditeur de musique boche continuellement la tête en signe de négation et finit par prononcer cette parole inoubliable : « Je veux continuer mes errements. » Il ne veut pas marcher avec ses confrères, il ne veut pas unifier ses prix avec eux, il ne veut pas faire de dépôts à l'étranger, il ne veut rien : il se contente de son fonds; il l'arrondit tout seul. On a beau lui prouver son erreur, il continue ses errements, et cela contre ses confrères, contre le ministre de son pays, contre ses propres intérêts.

Cette sorte d'hommes est dangereuse, qui, pendant que nous sommes en guerre, ne songent même pas à leur devoir. Il est bon de les connaître, pour demain, quand le temps des errements sera passé. Notez que ce sont ceux-là mêmes qui se plaignent toujours de l'Etat qui ne fait pas ci, qui ne fait pas ça ! En l'occasion, je sais ce que les pouvoirs publics ont tenté auprès de cet invalide à tête de bois. Ils ont bon dos, les pauvres pouvoirs publics !

Mais que pensez-vous de ce parallèle ?

L'Inconnu.

Les ports allemands sont sévèrement soustraits à toute indiscrétion

COPENHAGUE, 30 juin. — La *Kieler Zeitung* publie un arrêté du gouvernement maritime du district de Kiel contenant les restrictions pour le trafic entre les ports allemands et étrangers.

Les seuls ports ouverts sur la côte orientale du Schleswig jusqu'à nouvel ordre sont Kiel et Laboe, mais les équipages, pendant le chargement ou déchargement, ne peuvent descendre à terre que sur un espace limité devant les navires.

Les visites à bord d'autres navires sont strictement défendues.

Les capitaines et les marins ne sont autorisés à pénétrer en ville qu'accompagnés par des soldats ou des agents de police, sauf dans le cas de permission spéciale du gouverneur.

Les matelots sans emploi doivent aussitôt quitter l'Allemagne.

Les navires quittant Kiel et Laboe auront une garde militaire à bord jusqu'à une certaine distance des côtes.

Le croiseur « Seydlitz » en réparation

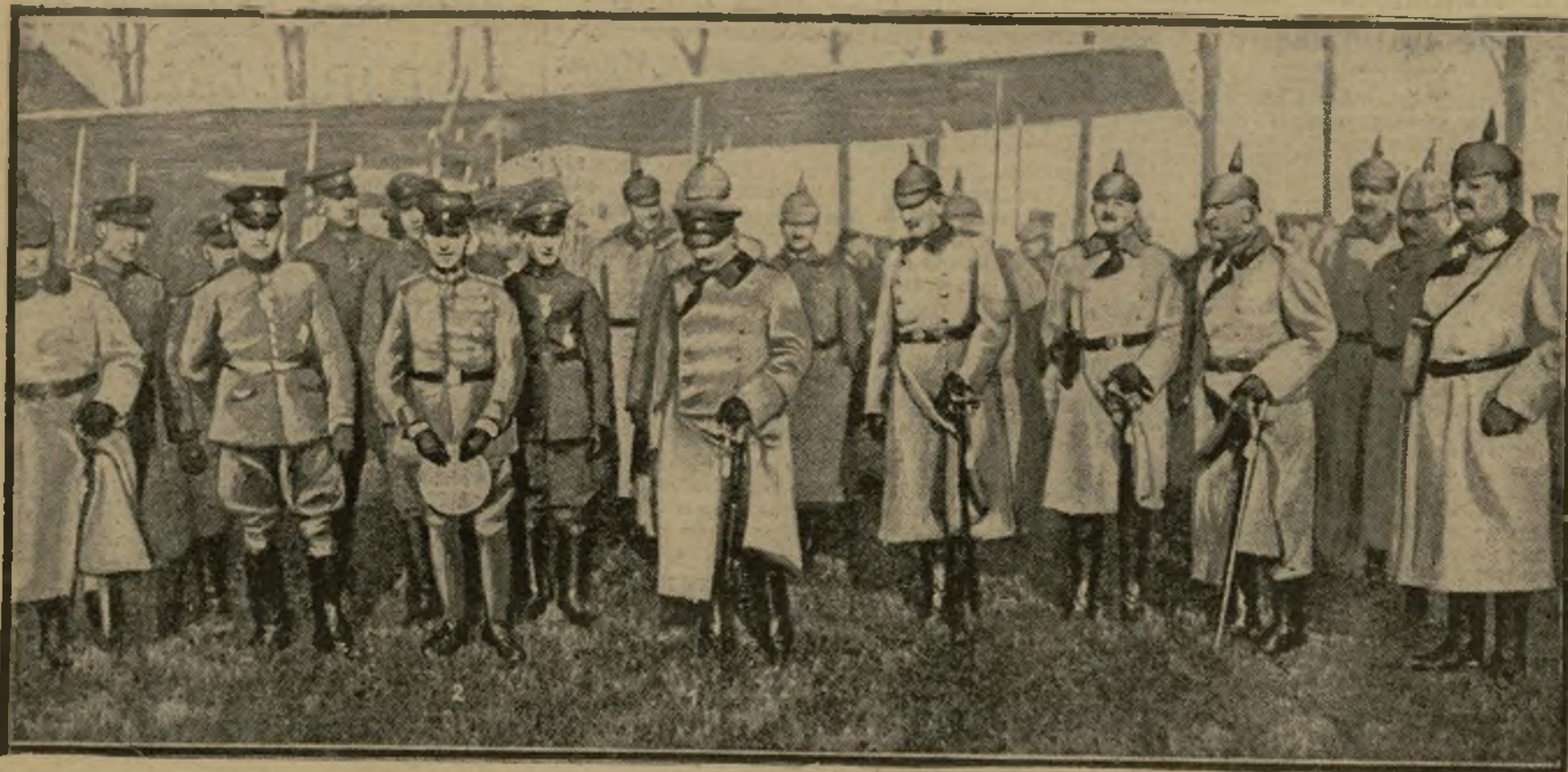
COPENHAGUE, 30 juin. — On confirme que le croiseur *Seydlitz* est en réparation sur l'Elbe.

BÉNÉDICTINE

la Grande Liquor Française

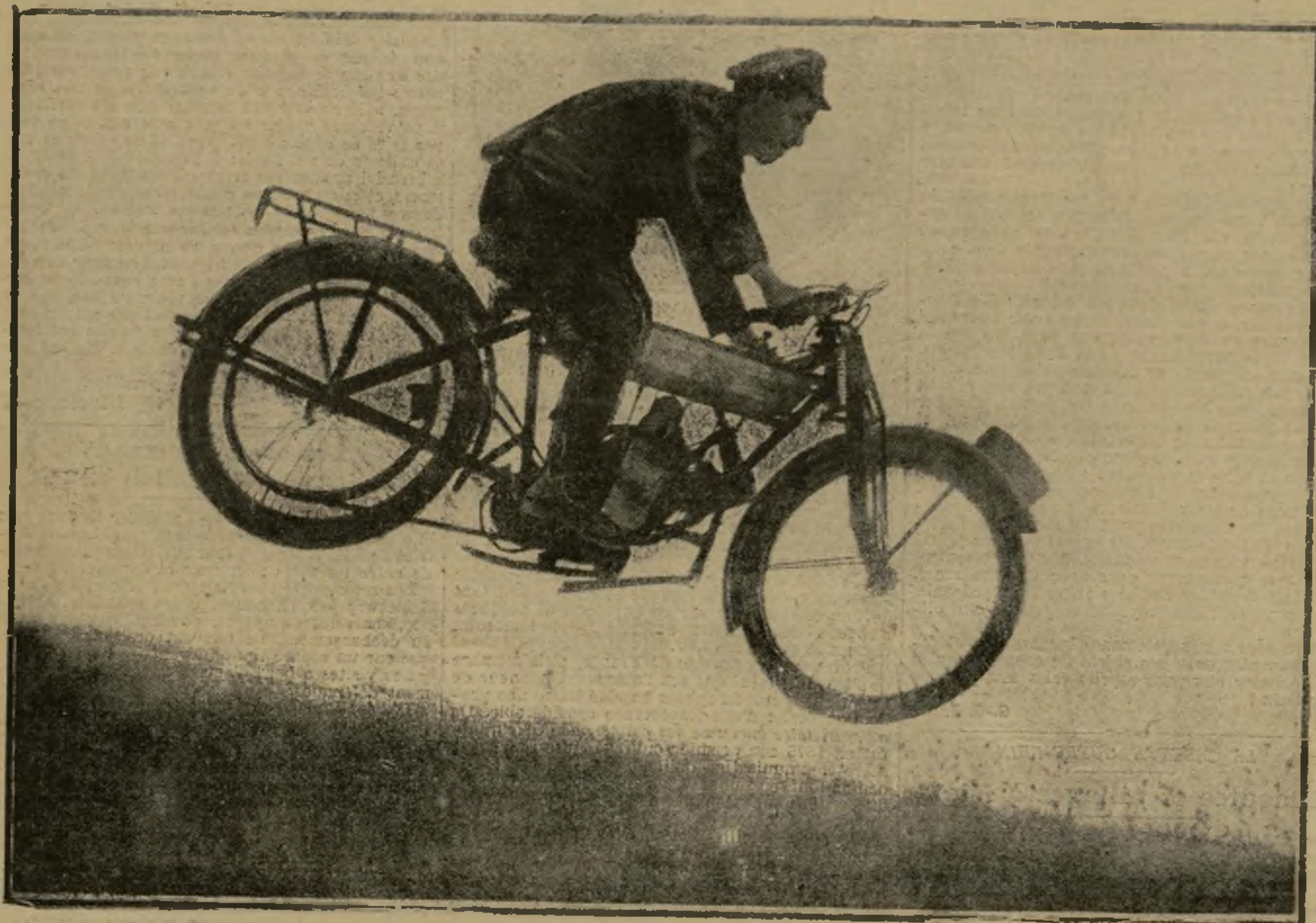
TONIQUE — DIGESTIF

La dernière photographie d'Immelmann, tué récemment sur le front



La mort du pilote allemand Immelmann (2), annoncée il y a quelques jours, constitue pour l'aviation de nos ennemis une perte sévère. Immelmann jouissait de l'autre côté du Rhin d'un prestige « colossal ». Il y a peu de temps encore, le roi de Saxe (1), était allé féliciter cet aviateur, lequel devait après trouver son maître sur le front français.

L'intrépide motocycliste anglais



Portant une dépêche et impatient de la remettre à son destinataire, il a forcé la vitesse de sa motocyclette et, sur une pente, au risque de se rompre le col, il procède littéralement par bonds : ce n'est pas encore la motocyclette volante, mais peu s'en faut.

LES COUREURS de la bataille de Verdun

Une zone désolée où de grasses fumées, blanches ou sombres, mettent seules une apparence de vie changeante, tel est un champ de bataille d'aujourd'hui. Hors le temps bref des attaques d'infanterie, l'œil n'y découvre aucun mouvement humain : des raies de terre remuée sillonnent le sol de leur fraîche zébrure et dans les tranchées, le peuple invisible des soldats résiste et attend. Cependant, dans ce désert étrange, voici que des silhouettes d'hommes surgissent et se hâtent ; d'obstacle en obstacle, de trou en trou, ils bondissent, se couchent, se relèvent, reprennent la course ; ils glissent parmi le fouillis d'un petit bois ravagé et échappent au regard. Ces hommes, ce sont les messagers de la bataille moderne, les « coureurs ». Jamais ils n'ont été plus utiles auxiliaires qu'à Verdun.

Assurer les liaisons est le problème quotidien. Pas une ligne téléphonique ne résiste au bombardement incessant qui défonce le sol et rase les travaux ; les communications par pigeons sont aléatoires, les signaux optiques insuffisants... Ici, l'homme domine le matériel ; pour transmettre les renseignements et les ordres, il faut surtout un cœur bien trempé. Qu'on imagine la tâche. La protection des boyaux encombrés de corvées de blessés, de détachements de relève, parmi lesquels on ne peut cheminer que lentement, n'est pas pour les coureurs qui doivent aller vite ; ils vont à découvert et c'est déjà une marque de courage.

Traverser les barages de la grosse artillerie allemande : obus de 210, de 150, de 105 aux explosions formidables, nappes de balles des mitrailleuses, vapeurs ennoyées, s'écraser sous les rafales, buter sur des cadavres, voir partout le spectacle de la mort l'attendre à chaque pas et marcher toujours, nerfs et esprit tendus vers le terme de la course, c'est le devoir des agents de liaison. Ils l'accomplissent simplement.

Leur mérite est grand sous l'invraisemblable ouragan d'artillerie de la bataille de Verdun ; jamais les traits de leur vaillance n'ont été aussi nombreux.

Pour tenter de communiquer avec la petite garnison du fort de Vaux, que composaient sous les ordres du commandant Raynal une compagnie du 142^e d'infanterie et une compagnie de mitrailleuses du 53^e, les coureurs ont montré un dévouement et un esprit de sacrifice dont voici quelques exemples.

C'est un fantassin de 19 ans, à l'aspect enfantin, qui, chaque fois qu'on demande un volontaire, s'offre et exige presque d'être choisi. « Il avait toujours la main levée, dit son capitaine ; à peine était-il revenu qu'il voulait repartir. » Un autre, criblé par les éclats d'un obus qui l'a arrêté dans sa course, se traîne jusqu'à son chef et fait simplement : « Mon colonel, je suis foutu ; d'abord que je rende compte de ma mission. »

Devant Verdun les risques sont tels qu'on a doublé les coureurs ; si l'un est frappé, l'autre doit le remplacer. Deux hommes s'élançant d'un poste de commandement de brigade ; ils ont traversé le bois Fumin, ils vont arriver au but quand un 77 atteint le premier de plein fouet dans la poitrine. Son camarade s'arrête, cherche le pli, ne trouve rien ; l'obus a emporté la poche et le papier est volatilisé. Alors il retourne, revient au poste ; il est presque honteux et explique : « Mon colonel, faites-moi un autre pli. » On lui donne un demi-quart d'eau, la récompense des coureurs, et il repart.

Un soldat se présente au P. C. d'un colonel. Il est maculé de terre, sanglant, essouffé ; il a passé sous un de ces fils de barrage qui retournent le sol mètre par mètre, méthodiquement, et il tient une enveloppe. « Comment es-tu passé ? interroge le chef — Mon colonel, il y avait écrit : urgent. »

Cette réponse ne juge-t-elle pas les coureurs de Verdun ?

Un nouvel incendie dans le port de Marseille

MARSEILLE, 30 juin. — Un nouvel incendie, qui aurait pu prendre des proportions considérables sans les secours immédiats apportés par les pompiers, s'est déclaré ce matin, vers 2 heures, au bassin de la Madrague, à l'alarme, aussitôt donnée, les bateaux-pompes du service extension, s'est déclaré au milieu de quantités importantes de coprah qui étaient entreposés à quai. L'alarme, aussitôt donnée, les bateaux-pompes du service des ports et les pompiers se rendirent aussitôt sur les lieux du sinistre. Les pompiers, aidés également par la troupe, inondèrent le foyer d'où se dégageait une fumée intense, et se bornèrent à le circonscrire pour éviter que le feu n'atteigne les mâles voisins où se trouvaient entreposés du pétrole, de l'alcool et d'autres matières inflammables. Grâce à leurs efforts, les pompiers purent se rendre maîtres de l'incendie.

On remarquait sur les lieux les autorités de la ville. Les dégâts sont importants.

• DERNIÈRE HEURE •

Les reconnaissances anglaises pénètrent, à Neuve-Chapelle, jusqu'à la deuxième ligne allemande

LONDRES, 30 juin. — Nos patrouilles, nos reconnaissances et nos raids ont continué à montrer, sur tout le front, une grande activité. En plusieurs points nous avons pénétré dans les tranchées allemandes et fait des prisonniers.

Au sud de Neuve-Chapelle une forte reconnaissance a atteint la ligne de soutien allemande.

Pendant la nuit nous avons fait exploser avec succès une mine au sud de Auchy-les-Bassées, dont nous avons occupé le cratère.

Sous le couvert d'un violent bombardement, l'ennemi a causé dans la même région une reconnaissance qui a été repoussée par le feu de notre infanterie.

Au nord-est de Ecurie, vers la redoute Hohenzollern et vers Givenchy, l'ennemi a fait exploser des mines sans nous causer de dégâts.

Le temps était hier peu favorable pour l'action aérienne. Au cours d'un des rares combats aériens, un avion ennemi a été obligé d'atterrir, son appareil ayant été endommagé.

L'artillerie lourde allemande a montré de l'activité pendant la journée sur le front de Souchez, à la redoute Hohenzollern, ainsi que dans la région Vieltje.

Le Congrès des Trade-Unions sanctionne par 1.756.000 voix le service obligatoire

LONDRES, 30 juin. — A la séance de l'après-midi du Congrès des Trade-Unions, un amendement équivalant à un mot d'ordre pour la classe ouvrière d'employer tous ses efforts à obtenir l'annulation de la loi du service militaire a été repoussé par 1.756.000 mandats contre 57.000.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

La révolte gronde dans les classes populaires

GENÈVE, 30 juin. — De graves manifestations ont eu lieu les 26, 27 et 28 juin à Berlin et à Stuttgart à l'occasion du procès Liebknecht et par suite de la disette de vivres. Les voyageurs arrivés aujourd'hui à Bâle et venant de Berlin, disent que la condamnation de Liebknecht a été le signal de violents troubles dans la capitale.

D'autre part, la Gazette de Lausanne reproduit le communiqué officiel suivant, émanant de la police de Stuttgart :

« Le lundi 26 juin à 7 heures du soir, les adhérents, hommes et femmes, du parti socialiste radical ont projeté d'organiser une manifestation politique. Ils ont, en chantant, parcouru les rues et la place qui se trouve devant le palais royal. L'émeute s'est promptement terminée. Celui et celle qui la conduisaient ont été arrêtés. La population de Stuttgart n'y a pas participé ; les habitants qui étaient présents ont eu une attitude calme. »

Désordres à Essen

AMSTERDAM, 30 juin. — On mande de la frontière au Telegraaf que des désordres ont eu lieu à Essen cette semaine, à la suite du manque de pommes de terre.

L'Espagne n'a pas reçu de programme de paix allemande

LONDRES, 30 juin. — L'ambassadeur d'Espagne à Londres autorise la presse à démentir formellement la nouvelle publiée dans El Mundo de Madrid et télégraphiée à la presse de Londres, suivant laquelle le sous-marin allemand U-35 aurait apporté au roi d'Espagne un programme de paix allemande.

Le seul document qu'il apporté le sous-marin à Alphonse XIII est une lettre de remerciements pour les bons traitements accordés aux soldats allemands internés en Espagne.

Aucune autre communication n'a été faite avant ou depuis cette lettre par l'Allemagne au gouvernement espagnol.

Des tulipes... pour les cochons

AMSTERDAM, 30 juin. — L'exportation des oignons de tulipes et autres plantes à destination de l'Allemagne et de l'Autriche ayant considérablement augmenté pendant la guerre, on soupçonne que ces tubercules sont employés à nourrir les porcs et le bétail.

Ayuntamiento de Madrid

L'OFFENSIVE ITALIENNE a détruit tout le plan autrichien

BERNE, 30 juin. — Le critique militaire du Bund, examinant la situation du Trentin, constate que les Autrichiens ont dû abandonner leur plan contre les Italiens ; que, quelle que soit la cause de leur repli contre l'offensive des Italiens, ces derniers ont raison de célébrer l'événement comme un grand succès.

La concentration des forces en Galicie était devenue nécessaire pour parer à une situation critique ; d'où la décision amère de raccourcir le front italien. Il reste à savoir si cette retraite ne va pas hausser le moral de l'assaillant au point de rendre impossible au défenseur, le maintien de forces, sans doute très diminuées, sur les hauteurs au nord d'Asiago et d'Asiago.

Une armée constituée en dix jours

MILAN, 30 juin. — On écrit du front au Corriere della Sera :

Le pays ne sait pas encore que si l'ennemi avait réussi à déboucher dans la plaine de Vienne il aurait trouvé devant lui une armée nouvelle, fraîchement formée, sans avoir affaibli sensiblement le reste du front, surgie comme par enchantement, avec toute son artillerie et tous ses services, une cinquième armée, plus forte que les autres, entièrement conçue, organisée, complétée et rendue prête à l'assaut en dix jours de temps.

Le 21 mai, le général Cadorna donnait l'ordre d'étudier la constitution d'une nouvelle armée, et le 22 mai, à 11 heures du matin, il commandait l'exécution du projet. Dans la nuit même les troupes se mettaient en marche. Le 2 juin, la nouvelle armée était prête et en dehors de cette armée le commandement suprême avait encore une réserve extraordinaire.

Des officiers autrichiens prisonniers ont déclaré que la connaissance de cette grandiose et stupéfiante concentration, connue par l'interrogatoire de quelques prisonniers italiens, avait profondément troublé le commandement autrichien et l'avait dissuadé de poursuivre une entreprise qui risquait de finir par un immense désastre.

Un démenti au communiqué autrichien

ROME, 30 juin. — Une note de l'Agence Stefani dit :

Les stations radiotélégraphiques européennes ont intercepté un radiogramme adressé par le commandement suprême autrichien à l'attaché militaire à Madrid, dans lequel on affirme que la retraite autrichienne a été exécutée de nuit, sans opposition, et que nous avons continué pendant vingt-quatre heures à bombarder des positions déjà abandonnées par l'ennemi, et, de plus, que notre affirmation d'avoir repris des positions est ridicule.

Ce grossier mensonge du commandement suprême autrichien est prouvé par le fait que le même bulletin de Vienne, du 27 juin, déclarait que la retraite autrichienne avait commencé dans la nuit du 24 juin. C'est le soir même de ce jour que le commandement italien annonçait par un bulletin extraordinaire la reprise d'Asiago, réalisée évidemment pendant la journée.

Le commandement autrichien est libre de qualifier de ridicule l'importance de nos conquêtes, mais nous savons que le fait de se rendre maître du territoire maintenant libéré par nous a coûté en son temps, à l'ennemi, des pertes énormes qui ont suffi pour briser la hardiesse de son offensive.

A LA CHAMBRE ITALIENNE

ROME, 30 juin. — A la séance de la Chambre, aujourd'hui, M. Ciriani, député catholique, a prononcé un discours vibrant du plus pur patriotisme et détestant la conduite équivoque de son propre parti.

M. Ciriani a dit notamment que si l'Autriche engageait le pape à réunir un Congrès, ce serait à des fins purement politiques, et que l'Italie ne devait pas permettre qu'on imprimât une direction au patriotisme des ouvriers et des paysans qui se déclarent catholiques et socialistes.

La déclaration de M. Ciriani aura une grande répercussion, et si son exclusion est prononcée une scission est inévitable au sein du parti catholique italien.

Communiqué belge

Sur tout le front de l'armée belge, les actions d'artillerie ont gagné en intensité. Les tirs de destruction exécutés sur les tranchées allemandes vers Dinande, Drieghten et Steenstraete ont été fort efficaces. L'ennemi a riposté surtout au sud de Dinande.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LE BOCHE TEL QU'IL EST.

UNE EXPOSITION D'ARTISTES ITALIENS A LONDRES



LE KRONPRINZ (PAR TIRELLI)



LE KAISER (PAR TIRELLI)



LE MONDE EN SANGLANTÉ (BISI)



FERDINAND DE ROUMANIE (PAR TIRELLI)



FRANÇOIS-JOSEPH (PAR TIRELLI)



EN BELGIQUE VON BISSING ORDONNE A SES SOLDATS D'ARRETER LES NOUVELLES EN TUANT LES JEUNES CAMELOTS (E. SACHETTI)



CE QUE SERA ENCORE CETTE ANNEE LA VENDANGE DES DEUX BOURREAUX (RUSSO)



- POURQUOI NE LUI APPRENEZ-VOUS PAS A PARLER ALLEMAND. - INUTILE. IL MENTIRA TOUJOURS ASSEZ TOT (E. SACHETTI)

Une exposition de dessins et de peintures par des artistes italiens a lieu actuellement à Londres dans les salles des Leicester Galleries, et obtient le plus vif et le plus légitime succès. Parmi les œuvres exposées figure notamment une importante série

la haine du Barbare.

de crayons et croquis à l'encre de Chine, exécutés par MM. E. Sachetti, Tirelli, Russo et Bisi, qui montrent le Boche tel qu'il est, et qui, mis d'abord sous les yeux du public italien, ont, par leur réalisme exact et justicier, contribué à attiser dans la péninsule

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'athée

Ce soir-là, après le bridge, on parla de la renaissance religieuse, de l'influence inattendue de la loi des « curés sac au dos » sur la foi des armées. Mantoue, l'avocat, un aimable sceptique, s'écria :

— Avec une guerre courte, c'aurait pu être une gaffe, mais l'épreuve a trop duré et la flamme mystique vacille déjà terriblement. D'ailleurs, ne se sont-ils pas convertis que ceux qui portaient déjà en eux de sérieux germes de superstition ; les gars bien d'aplomb ne changent pas de face, se sentent-ils devant la mort !...

Alors, Denizel, le petit major qui revenait du front, haussa les épaules.

— Moi, fit-il, je n'ai jamais cru à grand-chose, et je continue ; mais quant à soutenir que je ne me rétracterai pas, ni qu'il existe un seul libre-penseur immuable !... Non !... J'en ai vu, et des plus malins...

Il s'arrêta. Il y eut un petit silence et les yeux s'allumèrent.

— Vous connaissez tous, reprit Denizel, Lemenbru, le grand chirurgien, nihiliste, franc-maçon, n'admettant d'autre divinité que son bistouri... C'est sous ses ordres que je me trouvais dans la dernière ambulance où j'ai travaillé... Eh bien...

Il y eut un mouvement autour de la table, et Mantoue fit, de sa voix douce :

— Vous n'allez pas nous raconter, tout de même, que Lemenbru s'est converti !...

— Je vous laisse libre d'en juger vous-même, interrompit gravement Denizel, voici les faits.

Un matin, un de mes blessés, un zouave, ancien apache oranais à tête de brute, atteint de paralysie généralisée, s'éveilla en demandant à changer de lit. Le sien était à contre-jour, et lui voulait se trouver vis-à-vis d'une fenêtre. Durant la nuit, disait-il, l'inspiration lui en était venue avec une telle force qu'il y sentait comme un ordre ; il espérait, en y obéissant, obtenir de Dieu un signe plus manifeste ; alors, il se confessa et communierait, comme le lui avait demandé l'abbé Roset...

Comme Lemenbru arrivait pour la visite, je lui transmis l'idée extravagante du zouave et lui dénonçai carrément l'aumônier. « Ce curé, fis-je, semble certainement un brave homme, mais c'est un fol, et si on lui laisse continuer sa propagande, notre hôpital sera bientôt une succursale de Charenton... » Lemenbru n'eut même pas l'air d'entendre ma protestation, il déclara simplement :

— Installez ce pauvre diable comme il le désire, on ne contrarie pas les mourants !...

Et il me tourna le dos, sans souffler mot au sujet du prêtre...

Je rentrai dans la salle, assez impressionné, et ordonnai de changer le zouave de lit.

L'homme leva sur moi un visage radieux.

— Ah ! m'sieu le major, Dieu vous bénira bien sûr, il faut obéir aux voix intérieures...

J'eus une forte envie de rire et m'éloignai sans répondre pour faire un pansement. Quand je relevai les yeux, le malheureux était étendu, ainsi qu'il l'avait souhaité, juste devant une fenêtre, et je fus frappé de la modification de ses traits... A travers cette face violente, filtrait une sorte de lumière, semblable à celle qui éclaire nos doigts lorsque nous les mettons en ébran devant le soleil, et ce pendard, qui, un mois auparavant, ne savait pas son *Pater*, se revêtit du doux aspect de figures de saints entrevues dans des églises, des musées, m'en évoquait même une suave entre toutes, que je ne pouvais fixer... Je me suis rappelé, depuis, que c'était l'étonnant saint François de Fra Angelico...

Pendant que j'examinais avec curiosité ce phénomène, une petite porte, placée au fond de la salle, s'entr'ouvrit, et je vis la tête de Lemenbru se profiler dans la pénombre... Il regardait aussi le blessé... Il le considéra même un long moment avec une attention passionnée qui semblait creuser et maigrir son visage grave, puis il recula et disparut.

Je m'approchai du zouave. Absolument étranger à tout ce qui se passait, il fixait la fenêtre, une grande baie, coupée d'un châssis irrégulier en forme de croix... Puis je le vis clore les paupières, et je retournai à mon ouvrage lorsqu'un cri me fit sursauter... C'était encore lui, le paralysé... Il appelait les infirmiers ; son visage était embrasé, et, de sa bouche embarrassée, il disait avoir vu le signe...

— Dès que j'ai eu les yeux fermés, expliquait-il, un crucifix brillant comme une flamme s'est dressé en moi ! Appelez l'aumônier, je vais me confesser de suite, communier, et je serai guéri !...

Immédiatement, je saisis l'illusion dont il était

dupe. Sa rétine, impressionnée sans qu'il s'en doutât par le châssis de la fenêtre si longtemps contemplée, avait dessiné en lui la fameuse croix pourpre... L'imagination s'était chargée du reste... Mais l'aumônier arrivait déjà, et j'étais si stupéfait de l'étrangeté de la scène, que je ne soufflais mot. Le zouave supporta avec le plus grand sang-froid l'épreuve de la confession qui eut lieu de suite et fut rapide. Quand la communion arriva, il frémit, visiblement, et, dès que l'hostie eut touché sa langue, il tomba dans une sorte de rigidité cataleptique... Cela dura quelques secondes, puis il se souleva et clama joyeusement, en tendant les bras vers la statue au cœur sanglant, aux paumes percées par les stigmates :

— Je suis guéri, Notre Seigneur m'a guéri, camarades !...

Un silence profond régnait, tous les yeux étaient fixés sur le converti, et le curé, lui-même, était blême. Alors, le malade se souleva, s'assit sur son lit, puis, posant les pieds à terre, il se mit à marcher...

J'entendis des sanglots, des bras se tendirent, une atmosphère électrique emplissait la salle, me jetait dans une sorte de délire. Je serrai le cran, ferme, pour maintenir ma raison et gagnai le fond de la pièce pour aller prévenir Lemenbru...

Je n'eus pas la peine de sortir ; le professeur se trouvait là, au milieu d'un groupe d'infirmières tremblantes. Il avait assisté à toute la scène... Je lui saisis le bras et murmurai avec peine :

— Maître, il faut tout de même rappeler tout ce monde au sens commun... leur faire comprendre que ce prétendu miracle n'est qu'un phénomène visuel, doublé d'un phénomène d'auto-suggestion... que...

Le chirurgien me fixa avec un visage que je n'oublierai jamais, un visage absolument calme, d'une noblesse étonnante, et il me répondit :

— Qu'en savez-vous ?...

Il y avait dans son ton quelque chose de tellement impérieux qui perçait si profondément l'âme que j'en restai étourdi, comme sous une agression...

Vous voyez que j'ai résisté à l'assaut, que j'en suis revenu... Mais juger maintenant l'athéisme intangible. Celui de Lemenbru... celui d'un autre... Même le mien !... Je n'oserai plus !... J'ai senti passer sur moi, ce matin-là, quelque chose qui n'était pas de ce monde et qui existait pourtant... Avec quelle force... Alors...

Le petit major n'acheva pas, il s'était versé un verre d'eau-de-vie et le lampa avec brutalité. Nous nous taisions tous, même l'ami Mantoue ne soufflait mot ; au bout de cinq minutes, quelqu'un murmura d'une voix timide :

— Tien ! un ange qui passe...

Un petit rire contraint courut, mais la conversation ne se renoua pas, et ce fut tout pour ce soir-là...

Bruno Ruby.

A L'HOTEL DE VILLE

Le goudronnage des Champs-Élysées

Au début de la séance publique d'hier MM. Chas-saigne-Goyon et Froment-Meurice, se faisant les interprètes des Parisiens en général et des habitants du 8^e arrondissement en particulier, ont posé une question au préfet de la Seine sur les conditions défectueuses dans lesquelles a été fait le pavage en bois de l'avenue des Champs-Élysées. Le goudron dont on s'est servi pour faire les « joints » fond au soleil ; résultat : chaussures, vêtements sont salis, tachés, détériorés, perdus. — On n'aurait pas dû choisir — ont fait remarquer les deux orateurs — les Champs-Élysées pour procéder à une telle expérience. Il ne manque pas de voies, à Paris, moins fréquentées, que l'administration aurait pu utiliser pour des essais. De plus, a fait remarquer M. Froment-Meurice, pour remédier à l'inconvénient de la fonte du goudron, on est obligé de jeter continuellement du sable et de faire des grattages continus.

Le prix de ces travaux doit être très élevé.

En réponse aux réclamations, aux protestations des représentants des quartiers du Roule et de la Madeleine, le directeur des services administratifs a expliqué au Conseil le traitement que l'on fait subir au pavé en bois pour lui assurer une longue durée. Voilà plus de trois ans que cette méthode est appliquée pour le pavage à Paris sans qu'il y ait eu des protestations.

Et si l'inconvénient a été frappant aux Champs-Élysées, c'est parce que l'avenue est plus large et qu'elle est exposée au soleil du matin au soir. En outre, le suintement a été plus abondant qu'ailleurs parce qu'on a été obligé de se servir d'huiles lourdes déphénolées, l'administration de la guerre ayant réquisitionné les phénols contenus dans les goudrons.

Et le directeur administratif des travaux de conclure en assurant que l'inconvénient signalé aux Champs-Élysées cessera bientôt. — M. E.

Les victimes de la rue de Tolbiac attendront les secours promis

Le projet de douzièmes provisoires n'a pas eu à faire la navette entre les deux assemblées. Le Sénat avait apporté au texte de la Chambre trois modifications dont la plus importante était la disjonction de la disposition de l'article 4 qui soumettait la Corse au régime général pour l'alcool. La Chambre a refusé hier, successivement, les modifications du Sénat et vote, par 495 voix contre 3, l'ensemble du projet de douzièmes.

Un projet de loi, portant ouverture au ministre de la Guerre, sur l'exercice 1916, d'un crédit additionnel pour la constitution d'un fonds de secours à distribuer aux victimes de l'explosion qui s'est produite, le 20 octobre 1915, dans les ateliers de M. Billaut, fournisseur de l'armée, 174, rue de Tolbiac, était inscrit à la suite à l'ordre du jour. On eût pu voter sans débat, mais des orateurs, notamment MM. Augagneur, Colliard et Cuccaldi, estimèrent opportun de faire, à cette occasion, le procès du fournisseur. Résultat : après une interminable discussion, malgré les efforts de M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat, et de M. Klotz, président de la commission du budget, le projet a été renvoyé à la commission. Et les victimes attendront...

AU SENAT

L'enseignement professionnel

Le Sénat a siégé hier dans l'éventualité d'un retour du projet de douzièmes qu'il avait adopté la veille. La Chambre Sénat montrée conciliante, le projet, voté sans modifications, ne revint pas devant la Haute-Assemblée. Et celle-ci en profita pour adopter les derniers articles et l'ensemble de la proposition relative à l'organisation de l'enseignement technique, industriel et commercial.

A signaler, à ce sujet, une crainte manifestée par M. Halgan, alors que M. Astier, rapporteur, préconisait un enseignement spécial pour perfectionner les ouvriers techniciens :

— Il est à craindre, dit l'honorable sénateur, que les jeunes gens qui auront acquis tant de science ne veuillent plus cultiver la terre.

— Pas du tout, répondit M. Astier, ceux qui demeureront agriculteurs, même s'ils sont moins nombreux, produiront davantage parce qu'ils cultiveront d'une manière plus scientifique.

MM. Clémentel, ministre du Commerce, et Painlevé, ministre de l'Instruction publique, intervinrent en dernier lieu pour obtenir un vote unanime du Sénat.

En fin de séance, la Haute-Assemblée a adopté une proposition de loi qui supprime les taxes d'octroi de la Ville de Paris pour certaines catégories de poissons de mer. M. Audiffred profita de la discussion d'un projet intéressant la capitale pour demander que tous les quartiers de Paris soient dotés des squares et jardins absolument nécessaires pour les enfants.

Le Sénat tiendra mardi, en comité secret, sa prochaine séance.

Nouvelles parlementaires

A propos du comité secret

Le récent comité secret de la Chambre a duré sept jours, un peu plus qu'un congrès... M. Louis Marin, député de Nancy, estime que c'est beaucoup trop.

— Si la loi constitutionnelle de 1875 autorise la Chambre à se former en comité secret, dit-il, c'est une fraction de séance seulement qui doit être soustraite au contrôle souverain de la nation. Il ne faudrait pas que, par l'effet de renvois successifs au lendemain, la Chambre aboutisse à tenir pratiquement une véritable session secrète. En droit, la Chambre ne peut oublier le principe sacré de toute démocratie : le contrôle de la nation, son véritable souverain, sur ses mandataires ; l'exception ne se supporte que sous la pression de nécessités évidentes et limitées. En pratique, un examen kaléidoscopique d'événements multiples et complexes est incapable d'apporter des clartés, de dégager des responsabilités, de préciser des directives.

L'expérience lui ayant montré qu'il était plus facile d'entrer en comité secret que d'en sortir, M. Louis Marin propose à la Chambre de modifier ainsi l'alinéa 4 de l'article 54 du règlement :

« Si le motif qui a donné lieu au comité secret a cessé ou si le renvoi de la séance au lendemain est demandé, le président consulte la Chambre sur la reprise de la séance publique. »

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LA CASERNE IMPRÉVUE

Comme il n'y a pas assez de place dans la grande caserne, un détachement du 1^{er} régiment d'artillerie cantonne dans les locaux du Cercle catholique, qu'on a réquisitionné. Les vieux bâtiments n'en sont pas encore revenus de voir des artilleurs en place des enfants et des jeunes gens polis et bien élevés qui y fréquentaient. Des sous-off, au langage imagé, ont remplacé les prêtres en soutane. Quel changement dans les habitudes de la vieille maison !

Le jardin n'a pas changé, il est resté pauvre et triste, malgré les beaux arbres qui y font de l'ombre : c'est plutôt une cour qu'un jardin, il a gardé l'air scolaire d'une cour de récréation. Du lierre grimpe le long des murs, le gravier grince sous les pas.

Au fond, dans le coin le plus ombragé, là où les arbres sont le plus beaux, sous un auvent, est une statue de la Vierge portant sur ses bras l'enfant Jésus.

Peut-être a-t-on craint l'impiété des artilleurs, car une palissade en bois dissimule la statue aux



regards; seule la tête dépasse au-dessus des planches.

En face, la chapelle a l'air vieillot et provincial qu'ont parfois les lithographies romantiques. Les murs sont ornés de plaques de marbre blanc, sur lesquelles sont gravés en noir, pour honorer leur mémoire, les noms des membres influents du Cercle, tous hommes de bien, morts chrétiennement. La liste est longue : elle va jusqu'en 1860. Il semble, malgré les événements, que ce coin de jardin, perdu dans un quartier populaire de Paris, n'ait pas changé depuis ce temps, et même qu'il sommeille depuis plus longtemps encore.

La grande salle est transformée en réfectoire; sur la longue table, les hommes de garde mangent ce qu'on leur apporte de la caserne et boivent dans leurs quarts le vin rouge qu'ils ont acheté au café d'en face. Dans une armoire vitrée sont rangées les collections du Cercle. Il y a des choses étonnantes : un fragment de la



lumièrre de Jeanne d'Arc, couché sur un carton; des coquillages, une petite croix en bois patiemment travaillée, de la ferraille.

Mais le plus pittoresque, c'est le dortoir, installé tant bien que mal dans la salle de théâtre. Au fond est la scène, avec sur le rideau une croix flamboyante. Les murs sont nus, si ce n'est un bas-relief à la mémoire des membres du Cercle morts en 1870-71, et le portrait d'un bien-

faiteur, homme vertueux s'il en fut. Il y a aussi une grande statue de Jeanne d'Arc, et c'est tout; mais à chaque fenêtre est un vitrail. Ces vitraux colorant la lumière en vives couleurs représentent des saints dans leur gloire, portant les attributs qui leur sont propres : saint Pierre et ses clefs; saint Eloi et son marteau; saint François et ses lys. Une inscription, peinte sur verre, indique quels furent les généreux donateurs; il y a la Réunion des Patrons chrétiens,

la Commission d'Entrain, les Pèlerins à Rome, la Corporation des Ouvriers en métaux.

C'est là que couchent les artilleurs, sur des paillasses alignées les unes à côté des autres. Les saints des vitraux en entendent de toutes les couleurs. Tous les soirs, ce sont des plaisanteries salées et des batailles à coup de polochons. Beaucoup de ces



artilleurs sont des R. A. T. Mais cela ne fait rien. Les plus vieux ne sont pas les moins gaillards. Enfin, les lampes sont soufflées, les derniers bavards se taisent, les ronflements montent des paillasses, la chambrée est endormie; quand un rayon de lune passe à travers un vitrail, il éclaire la statue de Jeanne d'Arc qui, les mains sur son épée, semble veiller sur les soldats. Tableau qui séduirait peut-être le crayon d'un de nos mauvais peintres militaires pour cartes postales illustrées.

Les artilleurs ne demeurent pas longtemps dans ce dépôt. Sitôt équipés, on les envoie aux armées. Il ne reste que les malingres, les bancals, les trop flegmes et les trop gras, les incapables. Cependant, les commères du quartier — et il y en a — voient d'un mauvais œil ces gens vêtus en soldats qui restent là, à monter la garde et à faire des corvées.

Et pourtant, quel lamentable défilé que celui de ces disgraciés de la nature !

Il y en a un surtout qui est extraordinaire.

Il est haut comme trois pommes, sa petite tête enfoncée dans ses épaules lui donne des airs de lapin; myope comme une taupe, ses yeux clignent derrière de grosses lunettes, et, par une ironie du sort, il est doté de moustaches formidables. Quand il porte la moindre chose, il a l'air d'une fourmi qui traîne un grain de blé, et l'imaginer, coiffé d'un casque, en train de servir un canon, serait une parodie ridicule et déplacée.

Eh bien ! l'idée qu'il n'est pas au front est intolérable à une grosse commère qui habite à côté du cantonnement, et chaque fois qu'elle l'aperçoit c'est un scandale nouveau.

Le malheureux incapable passe vite, rasant les murs et courbant l'échine sous les injures. Encore remercie-t-il le ciel de ce que la robuste mégère, des paroles ne passe pas aux actes, car il sait bien que d'un seul coup elle l'assommerait tout net.

André Warnod.



Communiqués

Il est rappelé aux réformés n° 1 qu'un grand concert aura lieu demain dimanche, 2 juillet, à 10 heures du matin, à la mairie du dixième arrondissement. Des cartes sont gracieusement mises à leur disposition chez le concierge de la mairie sur justification de leur titre.

Le conseil central de l'Union des Femmes de France (Croix-Rouge Française) tiendra son assemblée générale le vendredi 7 juillet, à 11 heures, salle des Ingénieurs civils, 12, rue Blanche, sous la présidence d'honneur de M. le vice-amiral Fournier, et la présidence de Mme Pérouse.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ÉTRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Maeterlinck et la guerre"

Les débris de la guerre : c'est un beau livre grave et douloureux, d'une éloquence qui coule, lente et puissante, charriant des idées.

Maeterlinck subit profondément l'impression de la guerre, et à cause des horreurs qu'elle a multipliées, et à cause de l'héroïsme dont elle a prodigué les témoignages. Son livre trahit toute son émotion, si forte, si intense, si communicative.

C'est l'émotion avant tout, d'un bon citoyen de la patrie belge. C'est aussi l'émotion d'un homme juste qui ne saurait être indifférent à la noblesse et au courage et qui ne saurait demeurer insensible à l'ignominie épouvantable de certains crimes monstrueux. Et Maeterlinck écrit pour exprimer sa haine et son amour : sa haine pour les envahisseurs injurieux d'un pays pacifique et bonnet et doux, son amour pour les défenseurs du droit qui consacrent tant de vertu sublime à soutenir l'honneur de l'humanité.

Maeterlinck est tellement obsédé par les infamies commises par les Allemands qu'il donne à l'Allemagne entière un congé définitif. Il ne la connaît plus. Mieux, il ne persiste à la connaître que pour la maudire. En effet, vous entendez retentir des paroles de haine et de malédiction. « J'aurais voulu les éviter, dit Maeterlinck, estimant que quiconque se permet d'être s'engage à ne rien hasarder qui puisse porter atteinte au respect et à l'amour que nous devons à tous les hommes. Il m'a fallu les prononcer, et je m'en donne autant que je m'attache de ce que la force des choses et de la vérité m'a obligé de dire. J'ai aimé l'Allemagne, j'y comptais des amis qui maintenant, morts ou vivants, sont pour moi dans la tombe... Il y a des crimes qui anéantissent le passé et ferment l'avenir. En écartant la haine, j'aurais trahi l'amour. » Et c'est inutilement que Maeterlinck essaya de s'élever au-dessus de la mêlée...

Par moments, néanmoins, il en écarte un tout petit peu.

L'âme la plus frémissante ne peut frémir sans répit. Et dans ce livre tout voué à célébrer des honneurs gens magnifiques et à châtier les sauvages odieusement criminels, il y a place pour quelques curiosités littéraires !

D'abord Maurice Maeterlinck a songé à publier dans les *Débris de la Guerre* : le *Massacre des Innocents* !

Le *Massacre des Innocents* ! Maeterlinck n'avait encore rien écrit. Il n'était même pas très pressé d'écrire, et lorsque en 1887 Rodenbach le présenta aux rédacteurs de la *Jeune Belgique*, Maeterlinck fut le moins encombrant des collaborateurs. En trois années la *Jeune Belgique* n'eut à accueillir de lui que trois pièces de vers : elles se retrouvent maintenant dans son premier livre *Serres chaudes*. Mais, auparavant, Maeterlinck avait fondé avec quelques amis au Quartier latin une petite revue *La Pléiade*, et dans cette revue, qui n'eut que six numéros, Maeterlinck, en mai 1886, avait publié le *Massacre des Innocents*. Et le *Massacre des Innocents* était resté là, bien caché dans la revue oubliée, disparue. Maeterlinck n'avait joint ce conte à aucun de ses volumes. Survient la guerre, et voici de nouveau le *Massacre des Innocents*...

Curiosités littéraires !

Je crois que dans les écoles de l'avenir où l'on aura toujours le goût de la culture grecque, on lira volontiers le parallèle bien équilibré et vraiment classique que Maeterlinck s'est appliqué, s'est amusé à écrire de Thucydide et de Tacite.

A mesure que se déroulait la guerre actuelle, Maeterlinck était davantage incliné à la comparer aux guerres d'autrefois. Bientôt il relut l'histoire de la guerre du Péloponèse par Thucydide, le plus grand des historiens de l'antiquité, comme disent les dictionnaires qui sont peu aimables pour Hérodote ou pour Xénophon... D'ailleurs, Maeterlinck dépasse en enthousiasme les rédacteurs de dictionnaires et il dit tout net : Thucydide est le plus grand historien que la terre ait connu...

Mais il y a Tacite ! Ah oui ! Tacite ! Maeterlinck ne méconnaît pas Tacite. Mais voilà... et la comparaison commence... Elle est ordonnée avec soin, elle se développe en se balançant, elle causera aux professeurs et aux élèves un plaisir extrême.

Et lorsque Maeterlinck a terminé son parallèle, il reprend le développement du chapitre avec cette phrase qui se suffit à elle-même, car en elle survit toute la vieille rhétorique oratoire : « Mais je n'ai pas à poursuivre ce parallèle qui n'est point mon objet ! »

Curiosités littéraires !

La parallèle de Maeterlinck me rappelle que Thucydide introduisait dans son histoire des harangues, — et c'est encore une curiosité littéraire de ce livre de Maeterlinck qu'on y peut lire trois discours que Maeterlinck prononça, Maeterlinck si rebelle à prendre la parole en public. Aussi bien, ces trois discours sont-ils plus que des curiosités littéraires. Ils constituent des actes, des actes d'un écrivain patriote et humain. Ils donnent le ton au livre tout entier : dans ce livre circule la flamme de l'éloquence, d'une éloquence infiniment riche d'idées et constamment vivifiée par le cœur

J. Ernest-Charles.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

La méningite cérébro-spinale

L'Allemagne semble avoir été le berceau de la méningite cérébro-spinale. Elle y fut décrite pour la première fois en 1822 sous le nom de *epidemische Genickstarre* (raideur de nuque épidémique). De là, elle s'est répandue sur les autres pays. On voit que des cette époque la patrie de la culture ne prodiguait pas que ses bienfaits au reste du monde.

Les symptômes de cette maladie sont tout à fait caractéristiques. Les muscles se contractent, surtout ceux de la nuque et des membres inférieurs. La tête se renverse en arrière et il devient impossible de lui faire subir aucun mouvement. Le malade essaye de se débattre, mais les douleurs atroces. Les jambes en se repliant donnent au malade l'attitude dite *en chien de fusil*. Le malade ne tarde pas à être pris de convulsions et il finit par tomber dans le délire ou dans le coma.

La méningite cérébro-spinale épidémique présente des formes très variables en intensité et en durée. Il existe des formes légères, des formes abortives qui tournent court au bout d'une semaine; des formes prolongées qui traînent de six à dix semaines; des formes foudroyantes, qui emportent les malades en vingt-quatre, en trente-six heures. En général, lorsque les symptômes sont disparus au bout d'une quinzaine de jours, on peut bien augurer de la guérison.

Comme toutes les maladies épidémiques, elle trouve un foyer de prédilection dans les agglomérations pauvres, dans les taudis des villes et des villages que le soleil ne visite que rarement et où ne pénètre qu'un air vicié et chargé d'humidité.

Les médecins norvégiens qui connaissent bien cette maladie, parce que fréquente dans leur pays, ont constaté ces faits de façon irréfutable. On pourrait s'étonner de la rencontrer dans les casernes qui sont en général spacieuses et bien aérées. Elle trouve pourtant là un terrain particulièrement favorable où exercer ses ravages. Dans ce cas, c'est donc au dehors qu'il faut chercher la cause de la contagion. En effet, l'homme qui est la raison de l'épidémie s'est contaminé dans un bouge ou une chambre malsaine, auprès d'un autre homme porteur de germes.

A l'appui de cette thèse, il faut citer l'exemple de ce soldat qui vivait dans une caserne neuve où il n'y avait encore eu aucune manifestation de méningite cérébro-spinale et qui un beau jour fut atteint de cette maladie. Le cas fut l'objet d'une enquête, et l'on finit par apprendre que l'homme



Culture du méningocoque

avait loué en ville une chambre, sans ouverture autre qu'une porte donnant sur un couloir obscur. C'est dans ce cabinet qu'il s'était contaminé. En effet, deux de ses camarades à qui il donnait quelquefois l'hospitalité la nuit furent trouvés porteurs de germes.

L'agent pathogène de cette maladie est le *méningocoque*, qui affecte la forme de grains de café réunis deux par deux. On le découvre plus rarement en petits amas, à l'intérieur des globules du pus ou des leucocytes.

La recherche de ces microbes est des plus utiles pour établir le diagnostic de la maladie. C'est dans le liquide céphalo-rachidien, dans le sérum qui baigne le cerveau et la moelle, qu'il est le plus facile à rencontrer. Aussi, le premier soin d'un médecin qui croit se trouver en face d'une méningite cérébro-spinale est-il de pratiquer une ponction lombaire. A l'aide d'un trocart, il pénètre jusqu'au canal rachidien et recueille un peu de liquide dont

l'aspect permet le plus souvent de porter un premier diagnostic. Si le sérum est citrin et clair, il ne faut pas conclure qu'il ne s'agit pas de méningite cérébro-spinale. Un examen bactériologique s'impose. Au contraire, s'il est trouble, c'est la preuve qu'il contient du pus, et le doute n'est guère possible sur la réalité de l'infection. En tout cas, l'examen bactériologique du liquide, qu'il faut toujours pratiquer, doit être fait le plus tôt possible, si l'on veut être sûr de trouver l'agent pathogène. A cet effet, on centrifuge le liquide re-



Recherche des porteurs de germe

cueilli et on étale des parcelles du sulot ainsi obtenu sur des lames que l'on colore d'une façon particulière. Si l'on a bien affaire à une méningite cérébro-spinale, on constatera une prédominance indiscutable de globules blancs polynucléaires. La coloration révèle, en outre, la présence des grains de café en majorité intracellulaires, c'est-à-dire inclus dans les leucocytes, accolés deux par deux.

Cependant, si l'on veut arriver à une certitude absolue, il faut recourir à la méthode des cultures. Dès que l'on a obtenu une culture suffisamment riche, ce qui constitue une opération assez délicate à mener par suite de la fragilité du méningocoque, on complète l'expérience en faisant appel au séro-diagnostic, ou agglutination des cultures par le sérum d'un cheval immunisé contre le vrai méningocoque, qui apportera la preuve indiscutable de l'existence de l'agent infectieux.

Pour combattre la méningite cérébro-spinale, nous avons aujourd'hui le moyen très puissant de la sérothérapie, que nous devons dans le cas particulier à un Américain, Simon Flermer.

Celui-ci obtient son sérum polyvalent en injectant une trentaine de rares différentes de méningocoques à un cheval qui, peu à peu, s'immunise contre le microbe et possède alors un sérum sanguin doué de la propriété de détruire le méningocoque et ses toxines.

Ce sérum n'est efficace qu'à condition d'être injecté directement dans le canal céphalo-rachidien du malade, après avoir soutiré par une ponction lombaire une quantité à peu près équivalente de liquide afin d'éviter une compression douloureuse. L'expérience a prouvé qu'il fallait injecter d'emblée des doses massives. On applique ce traitement au moins pendant quatre jours de suite. On peut le prolonger tant que le liquide n'est pas devenu complètement clair.

Il y a un intérêt primordial à pratiquer l'injection du sérum, sans même attendre la preuve bactériologique, si le liquide céphalo-rachidien, par son aspect louche et sa purulence, vous fait croire à la réalité de l'infection. Et même, si le contrôle exercé au laboratoire ne dénote rien de suspect, il sera malgré tout plus prudent de continuer les injections afin d'éviter une surprise toujours possible.

Le sérum, dès sa première application, a pour effet de faire baisser la température, de calmer le mal de tête, de rendre moins irritabile la sensibilité nerveuse du malade. La contraction musculaire, surtout celle de la nuque et des jambes, est la dernière manifestation qui disparaît. Dans nombre de cas la guérison est achevée en moins d'une semaine.

Afin d'éviter la propagation de l'infection, il faut prendre des mesures prophylactiques qui sont relativement simples, mais demandent à être appliquées avec un soin très strict. On isolera les sujets atteints de méningite cérébro-spinale, on désinfectera les locaux qu'ils ont occupés ainsi que les objets dont ils se sont servis. Il sera également indispensable de faire disparaître par une antiseptie appropriée tous les germes qui existent dans le pharynx des voisins du malade, quoique ceux-ci soient en bonne santé. Ce sont, en effet,

les porteurs de germes, qui semblent immunisés contre la maladie, car rarement elle se déclarera chez eux, mais qui n'en sont pas moins les agents les plus actifs de la contagion.

On peut également lutter contre l'épidémie en appliquant certaines prescriptions hygiéniques dues au professeur Vincent et qui ont l'avantage d'être aussi efficaces contre la rougeole, la scarlatine, la diphtérie. D'après une communication récente du docteur Bataillier, elles ont donné dans plusieurs dépôts du Midi des résultats décisifs, parce qu'elles ont porté non seulement sur les voisins des malades, isolés comme suspects, mais aussi sur l'ensemble des jeunes soldats. Elles avaient ainsi stérilisé par avance tous les terrains où l'infection était susceptible de se développer. La généralité même de ce traitement exige des mesures d'ensemble dont l'exécution réclame de tous un effort soutenu pendant quelques jours.

C'est en procédant à une désinfection énergique de la bouche, de l'arrière-bouche et des fosses nasales que l'on parvient à anéantir le microbe qui s'y est installé et qui guette le moment propice (fatigue, refroidissement, rhume, etc...) pour pulluler et donner naissance à la méningite cérébro-spinale.

Les moyens employés ont été les suivants :

Trois fois par jour, le matin au réveil, après la soupe de dix heures et après la soupe du soir, les jeunes soldats étaient conduits aux lavabos. Les gradés faisaient l'appel et s'assuraient que toutes les recrues avaient bien apporté leur quart, dans lequel on leur distribuait, après qu'elles avaient procédé à leurs ablutions, une solution à 1/10^e d'eau oxygénée avec laquelle elles se gargarisaient soigneusement.

Dans chaque lavabo se tenait un médecin qui, après le gargarisme, procédait au badigeonnage de l'arrière-bouche avec une solution de glycérine iodée.

Enfin trois fois par jour les hommes procédaient à des inhalations nasales de vapeurs d'iode pour lesquelles on opérait de la façon suivante :

On distribuait des tasses au nombre de deux par chambre. Ces tasses contenaient une certaine quantité d'iode en solution alcoolique avec un peu de gaiacol. On les plongeait dans une gamelle remplie d'eau bouillante. Sous l'influence de la chaleur les vapeurs d'iode se dégagnaient abondamment.

A ce moment on invitait les hommes à aspirer avec force par le nez, après avoir pris soin de fermer la bouche et de cligner les yeux afin d'éviter le picotement désagréable des paupières. L'inhalation devait se prolonger pendant deux minutes pour agir avec toute l'efficacité désirable.

Ces séances d'inhalation se renouvelaient trois fois par jour, le matin et le soir à la rentrée de



La désinfection du pharynx par les vapeurs d'iode

l'exercice, puis au moment du coucher. A raison de deux minutes par homme et avec deux tasses par chambre de vingt hommes, chaque séance durait vingt minutes environ. Ce procédé qui ne présentait aucun inconvénient assurait la désinfection parfaite des fosses nasales.

Lorsqu'on applique ce traitement préventif avec rigueur et méthode on peut constater que les épidémies de méningite cérébro-spinale sont immédiatement enravées, que le nombre des malades qui se présentent à la visite pour grippe légère ou affections similaires diminue dans des proportions considérables; qu'aucune autre maladie contagieuse ne fait son apparition au quartier.

Et ceci est la preuve que le service de santé français fait tous ses efforts et réussit à lutter avec succès contre les maladies épidémiques, puisque l'état sanitaire de nos armées s'améliore chaque jour.

LES SPORTS

Le Grand Prix de Saint-Sébastien

En attendant que les chevaux français aient enfin l'occasion de courir en France, quelques-uns vont aller tenter la chance à Saint-Sébastien. Le programme est assez brillant. Il y a, dimanche, comme entrée de jeu, un prix de 100.000 francs. Puis, d'autres journées plus ou moins importantes suivront à raison de trois par semaine jusqu'au 15 octobre. On en annonce 41. C'est magnifique sur le papier. Reste à savoir s'il y aura assez de chevaux pour aller jusqu'au bout. L'autorisation d'aller en Espagne a été demandée pour un peu plus de 150 chevaux, appartenant à 21 propriétaires différents. Mais combien dans un mois ou deux seront encore debout et prêts à courir ?

Le début, en tout cas, s'annonce bien. On compte pour le Grand Prix qui a lieu demain sur les 20 partants dont voici la liste :

64	Spirit	Siera
61	Le Corsaire	Cormack
59	Roi de la Lande	X
58	Baccara	Deboodt
59	Royal Eagle	Gibbons
59	Saint Georges	Mac Gee
59	Lactol	Ceca
58	Stanborough	Marsh
57	Mazzara	O'Neill
57	Doué	Grant
57	Whirlwind	Milton Henry
51	Chicambant	B. Stokes
49	Barite	P. Legend
49	Rahamto	Bliss
49	Emotionnant	L. Bara
49	Mirhan	Jennings
49	Meigs	H. Mitchell
47	Mougaire	X
47 1/2	Prontitude	Drayton
47 1/2	Garama	Semblat

Mazzara, Royal Eagle et le trois ans Meigs représentent l'écurie Vanderbilt. Tous les trois ont subi une bonne préparation. Royal Eagle passait, à deux ans, pour le crack de la maison. Mazzara n'a perdu que d'une tête l'Omnium des deux ans gagné par Claret.

L'écurie J.-D. Cohn, qui envoie à Saint-Sébastien une forte nombreuse cavalerie, entraînée par Denman, met en ligne dans le Grand Prix Spirit et Chicambant. Ce dernier, un trois ans, a gagné l'an dernier deux bonnes courses en Angleterre. Spirit avait deux ans quand il a remporté, sous les couleurs de M. Marghiloman, une victoire sur Veillé. Il en a cinq aujourd'hui. Le Corsaire était troisième dans le Derby gagné par Sardanapale, mais il a fourni, l'année dernière, une campagne assez médiocre en Angleterre.

AIX-LES-BAINS

La SAISON est OUVERTE

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 1^{er} JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XII

Joé Bradway « le mystérieux »

Bradway, la voix chavirée, coupant sa phrase de courts sanglots, répondit :

— A partir d'aujourd'hui, je suis un peu plus que ton ami Argirh... J'ai le droit, maintenant... de t'embrasser... Oui, maintenant !...

Et, laissant son ami stupéfié par l'étrangeté de sa conduite, par ses airs énigmatiques, Bradway partit en courant, traversa en quelques bonds la terrasse, hâta sa course vers la grille de sortie et disparut dans la nuit de la route vers l'endroit où il avait laissé un de ses matelots en faction.

Comme il allait rejoindre l'homme, une ombre soudain surgit de derrière un rideau d'arbustes...

Joé Bradway fit un bond de côté, saisit son revolver en s'écriant :

— Haut les mains !

Mais une voix qui lui était familière frappa son oreille.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Doué, qui a couru honorablement à deux ans, passait pour un cheval d'avenir. En somme, c'est l'écurie Vanderbilt qui offre à tous les points de vue le plus de garanties.

ATHLETISME

Les Grands Prix du R.C.F. (U.S.F.S.A.) — La réunion de demain, à 2 h. 30, à la Croix-Catelan, par le nombre et la qualité des athlètes qui participeront aux différentes épreuves, sera une des plus grandes manifestations d'athlétisme que nous ayons eues cette saison.

Parmi les athlètes de l'U.S.F.S.A. et de la F.G.S.P.F., engagés, nous remarquons : en vitesse, Mentrel, Tissier, G. Fillard, ex-champions de France ; Bigot, Guespin, Vétillard, champions de France scolaires ; Bigon, Gauthier, Dupont, champions des Patronages ; Hemmi, Niel, etc. ; en demi-fond : J. Keyser, Vignaud, champion des Patronages et international ; Laitre, champion scolaire ; Boyer, Audinet, Schnellmann, Irondelle, les frères Protas, etc. Les épreuves étant handicapées, la lutte entre jeunes et vieux sera intéressante à suivre. La réunion commencera à 2 h. 30 précises.

NATATION

Championnats scolaires de l'U.S.F.S.A. — Cette importante compétition, qui a réuni un grand nombre d'engagements, se disputera demain matin, à 9 h. 30, aux Bains Deligny (près du pont de la Concorde). En raison de ces championnats, la première réunion, mise sur pied par la commission de natation et réservée aux clubs de l'Union, est reportée à une date ultérieure.

La Bourse de Paris

DU VENDREDI 30 JUN

On ne s'est guère occupé aujourd'hui que de la liquidation qui s'est effectuée tout aussi aisément que les précédentes. Le taux moyen des reports reste le même, c'est-à-dire 4 0/0 environ au parquet et 5 1/2 en collasse. Quant à la tenue des cours, elle reste entièrement satisfaisante. Dans le groupe de nos rentes, le 3 0/0 s'améliore à 82.40, le 5 0/0 reste à 89. Aux fonds étrangers, l'Extérieure se tasse légèrement à 98.85. Russes peu traités. Les établissements de crédit ne s'écartent pas de leur niveau de la veille. Banque de France, 4.900 ; Crédit Lyonnais, 1.180. Parmi les grands chemins, le Nord s'améliore à 1.430, l'Ouest à 738. Lignes espagnoles sans affaires. Du côté des cuprifères, le Rio reste en bonnes tendances à 1.760.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 181 ; New-York, 591 ; Italie, 92 1/2 ; Barcelone, 209 1/2.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 30 juin 1916

Même température et même calme en affaires à la Bourse de commerce.

L'Huile de lin est cotée 126 fr.

La cote du Suif indigène, en baisse de 7 fr. à 145 fr. par 100 kilos, a ramené la demande. Il en a été de même à Londres, où l'on a cependant remarqué une reprise de 6 d. par quintal à la vente publique des suifs d'Australie.

Aux Halles centrales, le Beurre maintient ses cours. La taxe maximum des gros Œufs sera élevée demain, par la préfecture, de 20 fr. par colis de 1.000 œufs.

Les Vignes continuent à présenter une bonne récolte moyenne, sauf dans la vallée de la Loire, où l'oidium

menace. Les viticulteurs ont généralement d'assez belles espérances. Les vignobles avoisinant Clermont-Ferrand ont été complètement ravagés par la grêle.

Le mouvement d'achat des vins de la récolte à venir s'est beaucoup ralenti : on ne traite plus, dans le Midi, que quelques affaires à 36 fr. au lieu de 42 la semaine précédente.

Au parloir de Bercy, des Algérie ont été vendus 80 fr. et des Midi 90 à 78 fr. Un lot de Chablis a trouvé preneur : 6.000 hectol. de Portugal 12° ont été cotés 77 fr. ; Bordeaux et Béziers, les vins rouges et blancs sont vendus de 68 à 75 fr. selon qualité, degré et conditions. Même cote à Narbonne : l'Aramon, 70 à 73 ; la Pécoul, 70 à 71 fr.

Les Cidres se traitent généralement à 19.50 rare départ et 25 Charenton ou Bercy.

Les Vinaigres de vin orléanais se maintiennent au taux de 61 à 65 fr. l'hectolitre nu.

Dans la zone des armées, les commerçants en gros et détail s'émouvent des prix notoirement trop bas auxquels on veut taxer leurs vins. Des protestations sont imminentes.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 104, liv. 3 mois 100 ; électrolytique, 131 ; étain, compt. 178 1/2, liv. 3 mois 174 1/2 ; plomb anglais, 30 1/4 ; zinc, compt. 58 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 31 d. 7/16.



RHUMATISANTS !

Allez au

Grand Etablissement Thermal

des BAINOTS DAX

OUVERT TOUTES

Les Bains Dax (Landes) l'année

Traitements par les merveilleuses

BOUES végéto-minérales

HOTEL DE 1^{er} ORDRE

500 pages, 50 francs

2^e Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

1^{er} Dax Médical et Thermal, 400 pages, 50 francs

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province



100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

DIVORCE

à forfait avec FACILITÉS de PAIEMENT, France et Étranger (même par
correspondance) par Avocat spécial (10^e année). — Réhabilitation à l'issue de l'essai.
VASSEUR 42, 92, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques). Consultation en lettre 5 fr.

Publications LAROUSSE

paraissant
aujourd'hui

Larousse mensuel illustré
(Numéro de Juillet, 90 cent.)

La France héroïque et ses Alliés
(Fascicule 11, 1 franc)

Qui? Pourquoi? Comment?
(Numéro 13, 75 cent.)

Les Livres roses de la Guerre
(Numéro 181, 10 cent.)

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares)

CHÉMIN DE FER D'ORLÈANS

Nouvelles relations, à dater du 1^{er} juillet 1916, entre Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux, la Côte d'Argent et les Pyrénées.

Le nouvel express qui sera mis en circulation à dater du 1^{er} juillet entre Paris-Quai d'Orsay (départ 18 h. 05) et Bordeaux-Saint-Jean (arrivée 3 h. 11) continuera sur la Côte d'Argent et les Pyrénées avec l'horaire ci-après :

Départ de Bordeaux 3 h. 17; arrivée à Arcachon 7 h. 59, Dax 5 h. 36, Bayonne 6 h. 30, Biarritz 6 h. 57, Saint-Jean-de-Luz 7 h. 40, Irun 8 h. 03, Salles-de-Bearn 7 h. 37, Pau 7 h. 11, Lourdes 8 h. 03, Argelès-Gazost 8 h. 41, Pierrefitte-Nestadas 8 h. 50, avec correspondance arrivant à Cauterets à 9 h. 46, Luz-Saint-Sauveur 9 h. 18, Bagnères-de-Bigorre 9 h. 18.

Wagon-restaurant au départ de Paris.
En sens inverse, le nouveau train express qui partira de Bordeaux-Saint-Jean à 1 h. 29, pour arriver à Paris-Quai d'Orsay à 10 h., recevra les voyageurs en provenance des régions précitées.

Départ d'Arcachon à 21 h. 21, de Saint-Jean-de-Luz 21 h. 39, Biarritz 21 h. 49, Bayonne 22 h. 20, Dax 23 h. 10, Bagnères-de-Bigorre 18 h. 10, Cauterets 18 h. 10, Luz-Saint-Sauveur 18 h. 58, Pierrefitte-Nestadas 19 h. 58, Argelès-Gazost 20 h. 00, Lourdes 20 h. 29, Pau 21 h. 23.

En outre, d'autres relations s'établiront comme suit :
Départ d'Arcachon 7 h. 20, de Saint-Jean-de-Luz 7 h. 40, Biarritz 7 h. 38, Bayonne 8 h. 31, Dax 8 h. 35, Pau 7 h. 58, Arcachon 10 h. 33; arrivée à Bordeaux à 12 h. 04; départ de Bordeaux à 13 h. 08; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 23 h. 27.

Wagons-lits et voitures directes des 3 classes entre Paris, Arcachon et Pierrefitte-Nestadas dans les deux sens.

Wagons-lits et voitures directes de 1^{re} et 2^e classes entre Paris et Biarritz-Ville dans les deux sens.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, et pour tous renseignements complémentaires, consulter les affiches spéciales.

Relations, à dater du 1^{er} juillet 1916, entre Paris-Quai d'Orsay et Luchon.

Ces relations seront assurées comme suit :
Aller : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 50; arrivée à Toulouse 7 h. 31, à Luchon 10 h. 48.

Retour : Départ de Luchon à 21 heures, de Toulouse 23 h. 48; arrivée à Paris-Quai d'Orsay 11 h. 11.

Voitures directes de première et deuxième classes et wagon-lits dans les deux sens du parcours.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, consulter les affiches spéciales.

La RUBRIQUE

VILLÉGIATURES

que publie chaque année

DURANT LA BELLE SAISON

EXCELSIOR

Illustré Quotidien

88, Champs-Élysées, PARIS

dans ses Petites Annonces Economiques du Mercredi

au prix très réduit de 2 francs la ligne de 50 lettres ou signes

présente un triple intérêt

1^{er} D'indiquer aux lecteurs :
des châteaux, villas, à
louer pour l'été, dans
toutes les régions de la
France, ainsi que des sta-
tions balnéaires et ther-
males salubres, tran-
quilles et économiques ;

2^e De mettre rapide-
ment propriétaires et
locataires éven-
tuels en relations
directes, sans re-
cherches longues et
difficiles ;

3^e De se débarrasser qu'une
faible dépense, simple-
ment récupérée par l'ex-
cellent rendement de
cette publicité, démontré
par le nombre toujours
croissant de ces annon-
ces.

Pour tous renseignements, s'adresser :

EXCELSIOR PUBLICITE (Service 88)

88, Champs-Élysées, PARIS



de ses jours au sujet de la conduite qu'il doit tenir
au sujet de miss Edith dont il vient de surprendre
le secret d'amour...

— Je ne suis pas de votre avis, risqua Jack avec
conviction.

— Et pourquoi ?

— Parce que Jean Wierski a tenu sa parole
vis-à-vis de moi... Il n'a rien dit à Wo-Li-Wo de
mes talents de polyglotte...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve beaucoup...

— Rien du tout... que tu connaisses plusieurs
langues et que tu ne le tasses pas savoir, c'est ton
droit...

— Rappelez-vous la conversation que j'ai eue
au Bar Mexicain avec lui... Cette conversation, je
l'enais à l'avoir depuis longtemps... Vous me l'aviez
conseillée afin que nous puissions arriver à
être liés sur ses intentions et sa part de collabora-
tion à l'infamie que son père projetait de com-
mettre. Il aime miss Edith. Un homme qui aime
loyalement ne peut pas être une canaille...

— Tu as encore des illusions.

— Enfin, moi, je le crois sincère...

— Moi aussi...

— En tout cas, nous allons avoir le moyen de
nous en assurer.

— Que veux-tu dire ?... Quel est ce moyen ?

— Au bout de quelques instants de conversa-
tion, Wierski m'a demandé si je n'avais tou-
jours rien à lui dire au sujet de miss Edith et si,
au cours des conciliabules qui ont lieu entre son
père et les espions boches, il n'était pas question
de la jeune fille... Je lui ai alors répondu : « Pas
souvent, comme je vous l'ai déjà dit l'autre jour...
Cependant, hier soir, j'ai entendu un de ces misé-
rables affirmer que votre père avait dit : « Si ja-
mais Argirh m'avait trompé et que sa fille ne de-
viennait pas la femme de mon fils, celle-ci ne serait
pas épargnée par moi. »

— Tu as entendu cela ?

— Mais non... C'est pure invention de ma
part. Et c'est grâce à cette invention-là que nous
allons pouvoir nous assurer de la pureté des sen-
timents de Wierski...

« Suivez-moi bien...

« Ou Jean n'est pas sincère et alors, après ce
que je lui ai dit des soi-disant menaces profé-
rées par son père, il va s'empresse d'aller racon-
ter à celui-ci ce qu'il a vu dans le parc de la villa
d'Argirh... »

— Sans aucun doute !

— Ou alors il est sincère et il ne va rien dire
à son père et se contenter de veiller sur celle qu'il
aime... sans que nous ayons besoin de nous com-
promettre en le lui conseillant...

En secouant la tête, Bradway murmura :

— J'ai bien peur qu'il ne s'en tienne qu'à la
première hypothèse...

— Pourquoi cela ?... Je vous répète que Jean
Wierski est loin de ressembler à son père et
qu'en le prenant par les bons sentiments on peut
en faire tout ce qu'on veut.

— Alors c'est que Dieu a commis un miracle à
son intention... Voyons, pour douter de ce gar-
çon, il n'y a qu'à se rappeler quelle a été sa vie
depuis sa sortie du collège... quels instincts il a...
quelles fréquentations il affectionne, pour ainsi
dire... quel mauvais plaisir il a toujours pris à
faire le mal, chaque fois qu'il en a eu l'occasion...

Et ce serait parce qu'il a sauvé miss Edith qu'il
a vécu un peu à côté d'elle, qu'il se serait mora-
lement amendé au point de penser, de raisonner,
d'agir comme un exceptionnel honnête homme ?...

de se conduire en gentleman ?... Je ne peux pas
le croire... non décidément !... Je ne peux pas...

Disons-le, répétons-le, Bradway se trompait.

Cela tenait peut-être en effet du miracle, mais
c'était indiscutable.

En quelques semaines, Jean s'était métamorphosé
au point de ne pas se reconnaître lui-même...

Bradway, qui était pressé s'écria soudain :

— Changeons de conversation et occupons-nous
de choses plus immédiatement intéressantes, sinon
plus inquiétantes... As-tu réussi à découvrir l'en-
droit secret qui sert de lieu de réunion aux rabat-
teurs du misérable Littleman ?

— Hélas ! non, pas encore... mais je crois bien
que cette nuit ne se passera pas sans que je touche
au but...

— Ah ! à la bonne heure !... Bravo !... Voilà qui
m'intéresse plus que tout pour l'instant... Et où
crois-tu que se trouve ce repaire ?

— Non loin du bar de Wo-Li-Wo.

— Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

— C'est que tous ceux qui viennent au *Soleil-Le-
vant* ne manquent jamais, après avoir dégusté une
consommation, de disparaître par l'arrière-bouti-
que... Et on ne les revoit plus... Depuis deux jours,
dans le salon où ils se réunissaient d'habitude et où
je les servais, ce qui me permettait de surprendre
un peu leurs secrets entretiens, ils ne parlent plus,
en anglais, que de choses insignifiantes, et, un à un,
ils disparaissent... Et c'est ainsi depuis le soir où
j'ai entendu Julius Wierski s'écrier en allemand
que le mariage de son fils avec miss Edith n'avait
plus pour lui qu'un intérêt secondaire...

— Tu n'as pas essayé de suivre l'un d'eux ?

— Si, plus d'une fois, mais sans jamais pouvoir
y parvenir jusqu'au bout... Quand un de ces bandits
se croit pris en filature ou plutôt, — car ils sont
loin de se douter les uns et les autres que je ne suis
chez Wo-Li-Wo que pour les espionner à mon
tour, — lorsqu'il me sent derrière lui, il revient
presque dans le bar et attend pour déguster
que mon service me retienne dans la grande salle...

Je vois bien par quelle porte ils disparaissent...
J'ai bien souvent franchi le seuil de cette porte...

— Eh bien ?

— Elle conduit à une petite cour sans issue...
sans issue apparente, entendez-vous.

— Mais tout à l'heure tu m'as presque affirmé
que ce soir tu espérais avoir la clef de cette énig-
me... Tu aurais donc, depuis hier, découvert quel-
que chose ?

— Oui... mais très peu de chose...

— Parle vite...

— J'ai un faible pour le whisky, vous le savez
déjà...

— Tu m'as juré de ne pas boire...

— Une goutte de temps en temps cela ne peut
pas nuire à vos intérêts...

— Donc ?...

(A suivre.)

M. HUGHES ET SA FAMILLE



M. Hughes est actuellement l'homme du jour aux Etats-Unis. Soutenu maintenant par M. Roosevelt, il apparaît un adversaire redoutable pour le président Wilson, lorsqu'en novembre seront disputées au scrutin les chances du nouvel hôte de la Maison Blanche. On voit ici le candidat du parti républicain dans le paisible cercle de la vie familiale, d'où l'éloigneront, peut-être trop souvent à son gré, les dures mais inévitables obligations d'une campagne politique dont les luttes semblent aujourd'hui s'annoncer très ardentes.